

*Cher lecteur,*

*Je vous demande en échange de cette lecture offerte, de m'envoyer quelques lignes à mon adresse e-mail (située en bas de chaque page) afin que je puisse garder une trace des avis de chacun. Simplement "si vous avez aimé ou non", comme lorsque l'on parle d'un livre à un ami...*

*Vous pouvez, si vous le désirez, photocopier et diffuser ce manuscrit.*

*Merci*

*Pierre VOYARD*

-0-

Un fonde mou, 7h30 à peine, la salle comble déjà... Ils bruissent, chuchotent, s'apartent à bouche que veux-tu. Le coffre à glace ronronne, la hotte aspire, les plaques à crêpes fument. Marie s'agite derrière son comptoir. Un couple attend debout. La table ronde a été prise d'assaut par trois couples de jeunes. Ils sont propret et gentils sur eux. Hélène sent le stress à plein nez. Elle a l'expression accueillante des jours mauvais... Je distille mon Pommeau en écoutant du jazz diffusé en sourdine. Ils sont tous posés comme pour une peinture. Un grand personnage trône seul à une table en face de moi tel un héron à l'air pensif. Il m'offre son profil droit, un profil de rapace décharné... Un héron à tête de rapace... Un tiers absent et le reste ailleurs, il attend que lui parvienne sa commande. Il se tient le menton d'un air désinvolte tout en se caressant l'arête du nez. Il est seul et il s'ennuie...

A ma gauche un succédané de femme découpe avec application et minutie une crêpe sur laquelle pléthore de la chantilly. Elle est jeune mais malingre déjà. Le monsieur emmanché d'un long cou, telle une mante religieuse découpe et avale sa crêpe à gestes lents et mesurés, comme attentif à un soubresaut inattendu d'icelle... La table des jeunes se consume en déglutitions appliquées. L'ambiance est feutrée. La chétive fluette à la chantilly reprend sa lecture studieuse. J'y jette un œil, avide de savoir, avide de me rassurer, de découvrir ce qu'elle lit en fait... Cette chose grêle et recroquevillée sur elle-même ne peut lire que de la « religieuse ». Elle le tient ce bien précieux, ce reliquat de relique dans une feuille repliée... Je parviens à y déchiffrer quelques mots au sein desquels il est question « d'Amour, de chemin de l'Amour et de Rédemption ». Ca se confirme, je suis sur le bon chemin moi aussi... Je me démanche, me déhanche, me contorsionne, m'écarquille, rien à faire. Soudain, alors qu'elle fouille dans son sac je puis lire enfin : « CREE POUR L'AMOUR – Itinéraire spirituel ! ». Aïe ! Je commence à sérieusement me demander si un machin pareil possède un vagin ? Je le subodorais ! Je sentais bien que c'était une « croyeuse ». Elle pose le livre couverture en l'air... « L'ESPRIT DU CARMEL » Ce coup-ci c'est sûr, elle n'a pas de vagin ! Je m'en retourne aux jeunes... Merde ! Quatre mecs pour deux filles... Ils ont donc trois solutions 1 – se battre, 2 – les tirer à la courte paille ou 3 – la tournante... Marie-Thérèse de l'Enfant Jésus paye avec un chèque de la Poste ! La Poste, la banque du Carmel ! Craquement alternatif du chèque détaché... Et si les jeunes étaient homosexuels ? Je suis certain que la Sainte Marie hurle quand on la baise, ou elle prie... D'un trait de gomme la porte s'efface pour laisser entrer un couple... Il est plus vieux, beaucoup plus vieux qu'elle. Il a des yeux bleus intenses et une bonne cinquantaine... C'est un monsieur qui s'entretient. Je me sens comme une envie de critique... Marie-Hélène m'apporte ma crêpe. Je suis en train d'écrire. Elle me tapote le sommet de crâne avec l'assiette. Les yeux bleus rigolent. Moi : « vous voyez comment elles vous traitent ? » Il fait mine de partir. « Vous avez raison, elles ne respectent rien... » renchéris-je. Nous rions de concert. La jeune femme est jolie, elle a de la gueule, un sourire de masque Thaï. Elle me subjugué, je la re-

garde, elle ne me regarde pas... Ils s'assoient juste à ma droite. Lui, dos à moi et elle, cachée par lui. Merde, je n'ai vraiment pas de bol avec les femmes... Je retourne à mes écritures, à contrecœur. Sœur Marie-Thérèse de l'Enfant Jésus se lève. La jeune fille au masque Thaï, rit. Pieuse Marie récupère ses affaires éparses sur la table... La porte s'ouvre. Un mec, pas net vraiment, mais vraiment renfrogné, crâne rasé de repris de justesse, mais avec des trous, entre. Regard à Annie qui le regarde. Un signe, un regard de Marie vers la table du coin. Il s'assied, jette un oeil morne à la salle sans même poser son imper, un regard circulaire, regard de scie. Annie dépose un menu à sa table. La jeune pieuse attend Marie, son chèque béni à la main, elle l'agite, il bruisse. Le mauvais ange à l'imperméable repousse sa chaise qui racle et renâcle à se repousser, il se lève et se dirige vers « yeux bleus »... Je sens « yeux bleus » se figer... Le mal rasé dégage les mains de son imper crade. Merde ! Un fusil à pompe à canon scié ! Quelques clients ont suivi les événements... Il lève son arme, le canon à 20 cm de la tête à « yeux bleus ». « Yeux bleus » ne bronche pas. Il ne tourne même pas la tête. Sa copine le darde d'un regard dense... Ô temps, suspends ce que tu peux ... Je louche sur son index de la gâchette, Mal rasé, calmement, presse la détente. Le bruit est sidérant. Le canon fume... Je vais encore souffrir d'acouphènes... Le regard de la gamine se vide, elle est crépie de sang, d'escarbilles d'os et de cervelle. J'en ai écopé d'une ample giclée. Des morceaux tremblotent sur mon avant-bras droit, je crois que je vais vomir. Le héron s'est planté la fourchette dans la pommette. Les jeunes n'ont plus envie de baiser... Marie-Thérèse prie avec ferveur. Mal rasé s'apprête à défourailler à tort et à travers... Calmement il réarme... Sentence sonore sèche... Il braque 10° à gauche, tout d'un bloc ! Putain il nous là joue « Robocop ». La gestuelle au poil, la rotation fluide. La jeune fille au défunt « Yeux bleus » roule les siens comme des billes de Loto. Elle exorbit ! Putain y va pas... La déflagration m'est moins insupportable, déjà on s'habitue... Pluie de verre, la vitre fait un bruit de pluie qui chante... Elle n'a plus de tête elle non plus... Le crépi frais dégouline là où il y avait une fenêtre. Son buste et sa poitrine menue s'affaissent dans son assiette... C'est vraiment mal barré.

Nettoyage par le vide, nous allons tous y passer ! Il arme à nouveau. Le bruit de la douille sur le sol est de mauvaise augure. 30° à droite. C'est pour ma pomme. Je m'en ferai dessus si je pouvais. Pas même de haine dans son regard, juste une résolution absolue, il est là pour tuer, on ne saura sans doute jamais pourquoi, mais il tue... Comme une immense envie de vomir, je défaille. Merde ! Le canon de son arme se relève à peine, son doigt ! C'est fou le nombre de choses auxquelles on peut penser devant la gueule d'un canon scié... A rien, à strictement rien, seulement à cette impuissance totale et tétanisante, à cette bouche noire qui nous obnubile... En plus il est mal scié son canon, même pas un coup de lime... Est-ce la résignation qui fait que mon cul pèse soudain des tonnes... Putain, il ne va pas appuyer... et moi comme une grosse merde qui ne tente rien, qui ne vais rien tenter... pas même le petit doigt. Et son doigt à lui qui continue à presser toujours un peu plus sur la détente... Tiens, il a des doigts boudinés... vilaines m... Un clac sinistre de culasse inutile... Je sursaute violemment comme un gamin pris en faute ! Je me vomis dessus avec une violence inouïe... Le jet est fulgurant ! Je n'avais bu que du vin, il en a plein les pompes... des santiags affaissées au cuir décoré de volutes obsolètes... Il réarme. C'est pas vrai, il ne va pas recommencer encore, et puis encore ! Entre le sang, la cervelle, le vomi et ses tirs qui me désagrègent de l'intérieur, je suffoque, je siffle des poumons... Crâne rasé ne s'affole pas, il réarme encore... Son doigt ridicule et grassouillet sur la détente qui s'enfonce et... c'est le choc épouvantable, sidérant du percuteur sur l'amorce de la cartouche !... Je ne réagis même plus, trop c'est trop ! Je pantelle, le regard vitreux dans ce regard sans yeux... J'attends qu'il réarme mais Il laisse son fusil tomber au sol. Posément il nous photographie un à un... J'entends les aiguilles de sa mémoire graver nos portraits dans le peu de cervelle dont il est nanti... On entendrait péter un moustique... Puis il sort sans presser le pas. Le fusil fait un bruit de fusil qui tombe... Le silence se craquelle... L'odeur de poudre pique au nez...

Sœur Marie-machin convulse à genoux devant sa table prie-dieu. Le héron s'est arraché la fourchette de sa pommette, il saigne. Le héron m'étonne, pas même une

grimace. Il se tamponne avec sa serviette... Je m'essuie tant bien que mal. Déjà 3 serviettes maculées de tout. C'est dégueulasse, ça colle, il y en a partout... Je suis secoué par les spasmes d'une irrépressible envie de vomir. Je voudrais me retourner comme une vieille chaussette. A la table à côté, c'est le carnage. Il lui manque tout le côté gauche de la tête. « Yeux bleus » n'a plus qu'un œil qui pend. Ouvert comme une coquille d'œuf, appuyé sur le dossier de sa chaise, ce qui lui reste de tête penché en arrière goutte à goutte sur le sol. Elle, son absence de visage posée dans son assiette. La table est une mare de sang, d'os, de cartilages et de cervelle... Des litres de sang sur le carrelage. Les murs en sont crépis. Je suis pris de tremblements convulsifs violents. Marie, blanche comme une pierre tombale est figée, tétanisée, le regard vide halluciné, une assiette à la main, la crêpe sur l'avant bras posée comme un torchon de loufiat... Annie s'est cassée à quatre pattes par la porte de derrière encore entre-ouverte. Le héron essaye de calmer l'hystérique. Quelques badauds parmi les plus curieux s'approchent de la terrasse vide. Le sang les attire, les aspire, les subjugue. Et puis ils voient comme un rideau qui se déchire, ils découvrent, et les mutilations, et la viande, et le sang... Une sirène au lointain...

-0-

Un commissariat ordinaire qui pue le tabac froid, la sueur rance, la crasse, le relent de bière. C'est moche, terne, éraflé, peinture moutarde tachée, bas de mur salis par les traces de pompes, traces de mains sur le mur à hauteur de fesses, éclairage fluo hors normes qui bouffe les yeux, vieux calendriers gribouillés et de guingois, quelques affiches sur l'impérieuse nécessité d'un engagement dans la Police Nationale Française. Nous sommes les clous de la soirée. C'est fou le nombre de fonctionnaires de Police tous grades confondus qui semblent n'avoir rien de mieux à faire en des heures aussi tardives que de errer -curiosité malsaine- dans les couloirs de ces locaux déprimants...

Dehors, ça bruisse... TLT, France 3, Canal +, Sud Radio et autres médias toulousains battent la semelle devant l'entrée de l'immeuble. La nouvelle s'est répandue comme un sac de billes, dans les commissariats de quartier, dans les voitures de patrouilles. Ils rappliquent à tour de rôle comme des mouches à miel pour voir... Ils passent, mine de pas grand chose, de presque rien, jettent un œil furtif comme par inadvertance... Osent parfois un pardon ! ... Un œil par en dessous. Ni bonjour, ni merde, ni même un verre d'eau... Je suis celui du fusil sur la tempe, du fusil entre les deux yeux, du fusil dans la bouche... celui qui s'est gerbé dessus, celui...! Ils ne m'ont même pas proposé de me changer. J'ai le vomi et la cervelle qui sèchent et craquellent. Je pue ! La peur rétrospective et la haine me sapent, me taraudent ! J'ai froid. Et ce bruit permanent de hall de théâtre avant la sonnerie, ce bourdonnement incessant de salle de spectacle d'avant le lever du rideau. Ça fait trois fois que ce vieux flic borné à tête de furoncle au bord de la retraite ou de la dépression me pose la même question, obséquieux, appliqué :

- Vous êtes absolument certain de ne jamais avoir vu aucun de ces personnages avant ce soir ?
- Merde ! Je vous l'ai déjà dit et répété mille fois ! Je ne connais pas ce type, pas plus que celui qu'il a tué ! Je ne les ai jamais vus ni rencontrés auparavant ! ... Je pense que ce type ne voulait laisser aucun témoin, c'est tout ! Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise de plus ! JE-NE-SAIS-RIEN et ne veux surtout rien savoir ! Je suis convaincu qu'il était prêt à tous nous descendre, tous ! Les uns après les autres, Putain ! C'est pas compliqué ? Non ?... Et si son arme ne s'était pas enrayée, vous n'auriez plus personne à interroger ET A FAIRE CHIER ce soir ! -Bouffée de haine, je me lâche ! - Comme un pet de none qui se retient plus, ça soulage ! -
- Surveillez vos propos ! –se renfrogne-t-il !- vous vous adressez à un fonctionnaire de police et je peux vous inculper pour outrage à fonctionnaire de police dans l'exercice de ses fonctions ! –s'enhardit-il, convaincu par l'importance toute nouvelle que lui confèrent la situation et le carnage.

- C'est cela, et vous aurez l'air malin d'inculper un citoyen qui vient à peine d'échapper à une tuerie avec un fusil sur la tempe !

Mais l'autre abruti ne comprend pas ou ne le veut pas... Alors il insiste, revient à la charge tout en se bouffant nerveusement les peaux mortes autour d'un ongle ! Il se fait saigner, ce con !

- Calmez-vous Monsieur...! –il hésite... Il ne se rappelle déjà plus de mon nom. Merde ! Son effet part en digue-digue !- Voyard ! –me dit-il tout en suçotant son doigt qui saigne.

Ça, je déteste ! Il ne se rend même pas compte, cet abruti, à quel point je déteste ce genre de réflexion !

- Et les clients présents, vous n'en connaissiez aucun ? continue-t-il comme si de rien n'était, son doigt toujours dans la bouche.
- Non, aucun ! ...

Je fatigue, je hais sa bêtise crasse ! Et ça fait deux heures que ça dure ! deux heures que ce vieux con « qui s'en croit » m'épuise ! L'importance de l'affaire lui donne des ailes et il s'octroie des airs, il se voit déjà pousser des galons de partout telle une furonculose ! Il fait du zèle, ce crétin débile à croûte épaisse. Il entend des voix ! Il entend SA voix ! « La croix du mérite » ! « La légion d'honneur » ? Mais Monsieur le Président, c'est trop ! Une ruelle peut-être ? ... Cet abruti par l'alcool de bois me gave ! En plus il a un poil du nez qui dépasse, un long poil gris et ça m'obnubile...

- Vous avez un poil du nez qui dépasse... -lui fais-je en le lui désignant en miroir-...

Ça le décontenance le sous-fifre, ce sous-filtre à nicotine. Il ne sait plus que faire... Il se pince le nez et il le sent, c'est pire encore... Sa morgue l'abandonne subitement. Il est en plein désarroi. Je jouis d'un plaisir sadique... Je ne le quitte plus des yeux... Son poil ! Il se lève, hésitant, maladroit. Sa grosse bedaine danse...

- Je reviens –me dit-il avec l'air préoccupé du mec qui pense ou qui ne va pas tarder-.

Il quitte le bureau. J'en profite pour me rassembler un peu... Je pue la mort, le sang et le vomi... Il ne reviendra pas.

Un sous-fifre un quart me fait signer ma déclaration et puis, enfin, il y a l'autre qui rentre, le chef. Celui qui pense pour de bon ou en tout cas qui est payé pour ça... Encore un tabagique ! C'est pas un mec, c'est un refouloir ! C'est un cendrier plein. Il pique aux yeux... C'est à croire que l'informatique et la police incitent à abuser des substances nicotiques ! Il me serre la main, mi-ferme, mi-molle, comme un trou du cul entre deux chaises... Chaise qu'il prend et retourne pour s'asseoir à califourchon, décontracté... l'air en tout cas... Il va trop au cinéma...

- Commissaire Girod –me dit-il d'un ton las. C'est étonnant comme il fait bien l'air las !

J'attends...

- Ça n'a pas été trop dur ?
- Si, ça l'a été et j'en ai plein ma claque... Je suis épuisé et vos façons de procéder n'ont strictement rien d'humaines... Ça aurait parfaitement pu attendre demain ! Qu'avez-vous gagné de plus avec tout ce cinéma ?

Il ne s'y attendait pas à celle-là. Il en reste sans voix. Il ressemble à ces types qui voudraient avoir une gueule qu'il n'ont pas... Ces types qui, même en colère, ont l'air de jouer leur colère à laquelle ils ne croient pas, infoutus de se convaincre de quoi que ce soit... Lisse, sans caractère, sans véritable envergure... Du Fabius pure beurre !

- Je vais vous laisser rentrer chez vous... -me dit-il comme un médecin d'hôpital parle à un malade-... On peut vous raccompagner. Nous vous recontacterons dans les jours qui viennent... Tenez-vous à notre disposition...-termine-t-il en me tendant sa main mi-figue, mi-raisin.

Il sort. Comme un grand vide soudain, comme une brutale baisse de tension... J'en tomberai de ma chaise, je sens l'émotion qui monte, je la contiens difficilement. Elle me fait comme des vagues violentes qui déferlent... On toque ! Une tête passe l'entrebâillement. C'est un jeune flic... même pas sympa...

- Je dois vous ramener... Nous allons sortir par derrière... Les journalistes... -  
croit-il opportun d'ajouter en cas que j'aurais pas compris peut-être...

Je le suis. Enfilade de couloirs sales et mal éclairés qui sentent l'eau croupie et la  
pisse de chat... Une porte. Il l'ouvre. Flashes multiples ! Ils sont là ! Deux photo-  
graphes, un cadreur et une journaliste le micro à la main...

- Monsieur Voyard, que ressent-on sous la menace d'une arme ?

Cette conne me fout brutalement la haine ! Je l'attrape à bras-le-corps, la colle bru-  
talement contre moi et lui roule une pelle ! Et je la relâche aussi brusquement que  
je l'ai enlacée. Elle fait un bond en arrière en criant de dégoût.

- Vous le savez maintenant ! ...

Ça a flashé de toutes parts ! Le cadreur n'en a pas perdu une miette... La  
« journaliste » s'essuie le visage et les vêtements avec un écoëurement non feint.  
Elle ne revient pas à la charge... Tu m'étonnes, les autres non plus... Le jeune  
poulaga m'ouvre la portière de la Clio policière. Il n'en revient toujours pas...

-0-

Fany me regarde, elle est en colère, je le sens...

- Où étais-tu Pierrot ? J'ai failli appeler les flics !

Elle a la voix du stress.

- En plus cette histoire à la radio...
- Justement, j'y étais.

D'abord elle n'entend pas, puis après un temps, apnée subite. Elle réalise. Elle in-  
terloque ma belle, ma toujours radieuse.

- Qu'est-ce que tu racontes ? Je te trouve vraiment pas marrant ! Me dit-elle  
en me tournant le dos.
- Ca n'est pas une plaisanterie Fany, j'y étais.

Elle s'arrête comme un point à la ligne, moi je fatigue. Mon fauteuil est occupé par  
des liasses de papier et quelques CDROM qui traînent. Mon bureau est un véritable  
fouloir. Je mets tout ce bordel par terre et m'affale. Merde, mon verre à « visqui »

est à côté de mon lit. Je me relève et en profite pour récupérer la bouteille... Fany s'est assise en face du fauteuil. Je réintègre et me sers. Elle me regarde avec son regard unique et bleu. Elle tend la main qu'elle pose sur mon genou, retenant son geste comme quelqu'un qui n'ose... J'aime quand elle pose sa main sur mon genou.

- Tu me racontes ? ...

Je lui raconte, je lui raconte le canon borgne du fusil mal scié, ce flic borné aux questions stupides. Ma peur sidérante et les heures qui passent et ces flashes qui me reviennent lancinants, le canon toujours, ses yeux vides, son doigt de Strasbourg sur la détente...

- Mais il va te chercher ! ?...

Je la regarde, putain qu'elle est jolie et que la vie est fragile... (je t'aime Fany)...

- Tu veux manger ? me dit-elle d'un ton enjoué comme une hirondelle...

- Non, j'ai déjà donné... Je veux juste essayer de dormir... Fany sourit...

Elle se glisse dans les draps, elle se love magnifique car Fany est toujours magnifique. On s'imbrique comme un Lego tout doux. Je la caresse doucement, toujours ce besoin de sensation, d'électricité sous mes doigts. Aïe ! Je me sens déjà une métamorphose extra utérine... Etrange reptation entre mes jambes... Il grossit au rythme de mon sang, de ses pulsations, de mes pulsions... L'appel du cul de Fan, il n'y a pas de mort qui tienne, il n'y a pas de sida, "le cul c'est plus fort que toi" ! Mes mains glissent sur son épiderme, de l'intérieur de ses cuisses vers ses fesses, de ses fesses à ses reins, de ses reins à son ventre si doux, entre-jambe qui à peine s'entre ouvre, puis elles remontent vers ses seins lourds aux tétons durs que mes doigts ébouriffent... Elle se cambre, s'étire. Je la retourne contre moi, une envie folle d'elle, sa bouche à ma bouche, ses yeux dans mes yeux, une envie folle de moi et ce regard intense qui me broie, qui toujours m'interroge... j'aime tant comme elle m'embrasse ... Je bande dru comme un mec qui a failli mourir et elle le sent... Je lui prends la bouche, elle me mange le bec, je me branle contre son sexe, contre ses poils courts frisés, entre ses lèvres à peines ouvertes, elle halète,

nous conjugons avec nos bouches le verbe haleter... Je la respire profondément, nous sommes une machine à deux têtes au souffle puissant. « Je t'aime – Pas tant que moi » dans un souffle d'elle. Mon sexe vibre contre son ventre et moi j'en tremble ! Je la mouille, je l'inonde. Elle ouvre ses cuisses, les écarte, les remonte vers sa poitrine. Mon sexe descend lentement vers son sexe, laissant sur son ventre une traînée luisante de cagouille. Il glisse lentement sur ses lèvres ouvertes, elle ruisselle, je ruisselle, elle me happe le gland à peine, nous nous respirons toujours en un souffle unique. Je la fais languir, la pénètre à peine puis ressors, je la masturbe et la pénètre à nouveau juste du bout de mon sexe dur comme un bois d'ébène. Elle me saisit le sexe et le frotte contre sa vulve tentant de m'introduire de force... Ca m'excite tellement ça m'excite. Je lui attrape la main que j'immobilise, elle se calme un peu... Son cul magnifique dans mes mains, je lui caresse l'anus, fleur animale aux senteurs divines. Je remonte sous ses fesses, puis entre ses cuisses, par le creux du genou, la plante de ses pieds et entrelace mes doigts à ses orteils... elle m'appelle, m'agrippe mais je résiste, pas longtemps, elle se tend, m'attire et n'y tenant plus je la pénètre d'un seul coup d'un seul jusqu'à la garde, elle feule, gémit, me bloque, me retient, me serre convulsivement le sexe avec son sexe. Je pousse en elle comme pour la sortir du lit, je la martyrise, la brutalise, j'existe. Elle halète, ses yeux crachent la terreur, le bleu d'un océan profond et la folie. Elle me repousse violemment, je pousse un cri, elle me redresse et sans me laisser de temps de, elle me happe goulûment, lèvres humides, sa bouche chaude, je sens le fond de sa gorge contre mon gland et ses lèvres tout près de mon pubis... Sensation divine d'homme... et puis elle me quitte un peu et me branle avidement à longs gestes longs... Je prends mon pied, à genoux, cuisses mi-écartées, deux doigts, je la branle, cambré comme un arc qui se cambre, tendu comme une peau de tambour, elle se dilate à l'infini... Et ça dure, dur ! Je m'écarquille jusqu'aux orteils. Mon sexe bat dans sa bouche. Je la bloque, pas question, je veux qu'elle jouisse aussi ma divine folie. Je la bascule en arrière et la rejoins pour la respirer à nouveau. Sa bouche a le goût de mon sexe, bouche chaude, humide qui mouille, sa langue cherche ma langue, à nouveau je la pénètre avidement, goulûment, brutale-

ment, profondément, pubis contre pubis, ventre contre ventre, elle retient son souffle, elle hoquette, je la bloque. Comment monter et monter encore, Fany me martyrise les épaules et le dos, je sens comme une onde brûlante inouïe, comme une étreinte phénoménale, comme une destruction infinie, comme une expiration intense qui me vide de moi, Fany hurle et me bat, se contracte, m'enserme dans ses cuisses avides, m'éperonne... C'est un feu à salves longues et ininterrompues ! Ô ! comme j'aime comme Fany me bat...

Je regarde l'affichage digital de mon poste radio à deux alarmes... 9h10, je suis tellement bien, les draps sont frais, Fany doucement chaude contre moi, nous sommes comme des sculptures étranges et imbriquées. Lumière douce, il fait soleil et bon dieu que j'aime le soleil. Je la caresse doucement pour ne pas la réveiller, je ne veux pas penser, surtout ne pas penser... J'ai toujours été étonné de constater jusqu'à quel point je pouvais bloquer ma pensée, ne plus penser à hier, ne pas penser à demain... Vivre là, maintenant, juste l'instant quels que soient mes problèmes de bureau ou de morts... Etonné jusqu'à quel point je pouvais la caresser sans la réveiller, jusqu'à la masturber doucement et lui faire la fente humide, la pénétrer d'un et même deux doigts... J'ai toujours été étonné et j'ai toujours adoré... Je profite, je jouis de ces minutes qui passent, de ce soleil doux, baisers au coin des lèvres, caresses dans ses cheveux, baisers au coin des yeux et elle ronronne... Sont-ce une envie de pisser ou mon désir d'un peu malade qui me fait bander ? Je l'aime ma passionaria... Et la radio s'allume, France Info. Merde, j'ai oublié de la déprogrammer. Je tends le bras pour l'éteindre... « *Deux nouveaux morts dans l'affaire de la tuerie à la crêperie de Toulouse. Treize, ils étaient treize hier au soir dans cette crêperie lorsque le drame a éclaté. Un promeneur matinal à découvert ce matin aux aurores le corps de deux jeunes hommes décédés à la suite de blessures par balles tirés à bout portant en plein visage...* » Putain la débandade ! Ma bite se transforme en une limace lamentable, froide et humide qui reptile vers mes couilles en un repli désorganisé...

- Pourquoi tu me caresses plus, m'interroge Fany sans ouvrir les yeux ?

- Chut ! Ecoute !
- Mais...
- Ecoute ! ...

Mon ton est suffisamment cassant pour la faire se taire instantanément.

« ...*La police n'a pour l'instant pas donné de surplus d'informations...* » ânonne la voix du journaliste transistorisé.

- Putain ça continue ! Dis-je en éteignant la radio... Le ton de ma voix, blanc comme un linge la glace.
- Comment ça, ça continue ?
- On pense que le type d'hier a tué cette nuit deux des jeunes clients de la crêperie, tu sais, les jeunes de la table ronde...

Ça la décoiffe la pitchoune. Elle me serre dans ses bras. Mon dieu que sa chaleur est douce... Bon dieu que j'ai froid !

- Il faut que tu partes Fan, ce type va me rechercher (je frémis à mes propres paroles) il ne veut aucun témoin et pas plus toi qu'une autre...

Fany me griffe.

- Ca va pas ? Tu veux que je m'en aille ?
- Mais nom d'un chien Fany, pour rien au monde je ne veux que tu me quittes, mais si tu restes, t'es morte ! (rien que l'idée, Nom de Dieu, rien que l'idée...). Je ne te donne pas trois jours à vivre, et à moi non plus.

Elle a les yeux pleins de larmes, moi l'air me manque, ça me le fait parfois. Je m'assoie dans le lit et cherche ma respiration...

- Ca va ? V !
- Pas vraiment !

Je continue de chercher de l'air qui ne vient pas... Je pleure aussi, j'ai tellement pas envie qu'elle me quitte alors que la peur me bouffe tout cru... Que la peur me détruit, me pile menu comme un Parmentier trop fin... Je ne suis plus que de la purée de moi-même...

Je l'embrasse.

- Il faut que je me lève

- Tu veux pas rester encore un peu ?
- Fan, aide-moi, c'est déjà dur de folie, il faut que tu m'aides sinon je n'y arriverai jamais...

Je me lève, m'habille, Fany toujours à poil déambule la croupe au vent... Il m'obnubile son truc rond et attirant qui danse dense...

Sonnerie de la porte. Putain de sonnerie au timbre aigre et violent ! Je sursaute ! Trois coups insistants. On se regarde... J'ai une étrange sensation au niveau des couilles, comme lorsqu'on me parle de blessure... de sang...

- Ne bouge pas !

Elle ne se le fait pas dire deux fois, elle pâlit et se fige comme de la cire de bougie blanche qui coule dans de l'eau. Regard d'elle...

Ne pas céder à la panique, mais putain que j'en ai envie... Je cherche une arme des yeux, un truc contendant comme ils disent dans les polars, mais je ne vois rien, à part un manche de balai aussi maigre qu'inoffensif. Je me suis toujours posé la question de la panique qui nous paralyse, qui fait qu'on ne trouve plus rien... Je ne trouve plus rien... Cuisine, couteau, le couteau à pain ! Un « Gimel » qui rouille à lame de 20 cm ! Un truc aiguisé comme un rasoir, c'est ma maladie à moi... Affûter les couteaux à la meule à eau, à la pierre à eau, au fusil... Qu'il est beau le son du couteau le soir au fil du fusil... Si j'en avais un, justement, de fusil ! Et le pistolet d'alarme lance-fusées à balles de 12 qui dort dans le Van...

- Fany ! Sors de devant la fenêtre bordel !

Fany se recule prestement. Elle verdit. Le temps s'éternise, silence qui goutte... Nous nous regardons, la peur nous déborde des yeux...

- Tu vois bien que tu ne peux pas rester...

Ses yeux bleus expriment un désespoir qui me tue... Deux clampins, des larmes pleins les yeux... Il ne se passe rien de plus, ça ne re-sonne même pas ! Plus rien que le bruit du frigo qui s'allume et d'un avion qui passe... Le sonneur est passé... Le tueur ? Des flics ? Le facteur ? Un gamin farceur ?

- Prépare-toi mon cœur...

Elle se prépare comme elle peut. Ramasse ses affaires éparses et en désordre, son sac à paillettes, il est con son sac, vieux rouge, vieux de perles, de verroteries et fanfreluches, ses clefs... Je pose le Gimel sur la table en me demandant ce que j'en aurais fait... Je ne me vois vraiment pas en train d'égorger quiconque, même ce type. Rien que d'y penser et mes couilles se rétractent à nouveau...

- Ecoute-moi, FAN, ce type ne sait pas que tu existes et que tu habites ici. Donc tu peux sortir sans crainte. Si par hasard il t'accostait et te posait des questions, tu ne me connais pas, tu réponds seulement que tu viens de chez la proprio et tu te tires sans ajouter quoi que ce soit. Moins t'en dis et moins t'as de chances de te ramasser et de dire n'importe quoi. Simplement, si tu penses l'identifier, donne deux coups de klaxon comme si tu disais au revoir à quelqu'un à l'étage... D'accord mon amour ? Et puis il faut que tu cesses de pleurer et que tu te refasses une beauté sinon tu vas pas être crédible... lui dis-je avec un rire ridicule, bulle de mon désarroi. Je lui prends le visage à deux mains et sa bouche... et sa bouche... Elle me renifle un "oui" bien hésitant...

La porte sur la rue se referme, elle résonne lugubre dans le couloir trop frais, c'est fini, Fany est partie... Je désespère, je ne suis plus que l'absence d'elle... J'attends... une minute, rien, pas de coup de klaxon, juste sa portière, juste son moteur, juste l'accélération qui s'amenuise et les voitures qui passent... Juste Fany qui m'arrache le cœur...

Je suis seul ! Complètement seul, absolument seul, plus seul que moi tu meurs... J'ai vraiment le mot pourri ! Bras ballants, je reste parfaitement intact mais parfaitement inerte... plus rien ne me rassure, tout m'est étranger, tout m'est hostile... Appeler la police non d'un chien ! C'est ça, appeler la police... Je fais demi-tour vers la chartreuse... Trois pas et je fais halte. Putain j'ai un doute... La porte d'entrée ! Est-ce que j'ai refermé la porte d'entrée ? Le verrou ? ... Je fais demi-tour. Le verrou est très nettement fermé et la gâche décrochée mais je vérifie tout de même « c'est fermé » me dis-je tout haut en simulant le verrouillage à nouveau,

manière de me convaincre... Et ça porte un nom, ça ! Une manie compulsive ! Déjà ! ça commence bien...

A peine rentré, j'attrape le sans fil. Tonalité... Merde, c'est quoi la police déjà ? Ah oui, le flic d'hier, son numéro. Sa carte, dans mon pantalon. Putain ! Où est ce bordel de pantalon ! Je compose...

- Allô ? Je voudrais parler au commissaire Girod.
- C'est lui-même ! (dit d'un ton très peu amène...)
- Pierre Voyard.
- Ha ! C'est vous ? Où étiez-vous, je viens de passer chez-vous il y a quinze minutes à peine...

Pas énervé mais presque...

- J'étais là.
- ?...
- Je n'ai pas répondu ! Je venais juste d'entendre la nouvelle sur les deux jeunes morts de cette nuit et vous voudriez que j'aille ouvrir sans savoir qui est derrière la porte ? J'ai pas envie de faire le cinquième !
- C'est bon, je repasse mais vous ne bougez pas. Je vous rappelle lorsque je suis devant votre porte.

Il raccroche... J'en fais autant. J'attends... Je m'installe à la table de la cuisine. France-Info. Merde, ils viennent juste de finir... Il faut attendre un tour. J'en profite, je petit déjeune... Autant crever le ventre plein...

Ding ! Fait le micro-ondes. C'est fou ce que le café sent bon ce matin, ce que le Rustique décongelé à l'instant est craquant, ce que le beurre est frais... J'ai peur et je m'éclate... C'est vraiment super un petit déjeuner ! ... Tellement...

Je n'apprends rien de nouveau au tour suivant. On ne sait toujours pas qui est le tueur, pourquoi il tue ? Taré ? Sadique ? Meurtre commandité ? Règlement de comptes ? Mafia ? Et z'yeux bleus, qui c'est ? Pourquoi l'a-t-on tué ? Parce que c'est sûr, c'est à lui qu'il en voulait... Sonnerie abrupte ! Je sursaute... Je n'ai pas fini de sursauter ! C'est le bigo...

- Allô ?

- Commissaire Girod, je suis devant votre porte, je sonne.

Ca sonne et du coup je ne sursaute pas. Je coupe, je vais ouvrir...

- Je peux fumer ?
- Si ça ne vous ennuie pas, -dis-je sans soumission aucune- personne n'a jamais fumé ici jusqu'à présent, mais on peut aller dehors.

Ça le contrarie, je le sens bien... Il sent fort le tabac aigre, ça m'incommode, en fait il pue ! Et il ne s'en rend même pas compte l'apôtre...

- C'est comme vous voulez... Vous avez écouté la radio ? ... Rien de neuf – continue-t-il sans suspendre. Nous ne savons rien pour l'instant et la question qu'on se pose, c'est « que faisons-nous de vous tous », c'est à dire les neuf personnes présentes et encore vivantes plus leurs proches immédiats... soit vingt-trois personnes en tout.

- ... ???

- Ordre du préfet, vous allez emménager dans une caserne désaffectée, la caserne Niel et vous y serez hébergés le temps qu'il faut. (L'index et le majeur de sa main gauche sont marronâtres de nicotine et de goudron...)

- Pardon ? (ses doigts tachés m'obnubilent et me rappellent des souvenirs anciens de tabagique grave...)

- Vous m'avez parfaitement compris. On ne peut pas vous laisser dans la nature, « nous serions » bons pour la tuerie. (Attends ! C'est lui qu'il plaint !) Vous êtes certains de tous y passer dans les cinq jours qui viennent, donc vous prenez ce qui vous est strictement nécessaire et on vous embarque là bas dans le plus grand secret. Vous n'avez pas besoin de duvets. Vous y serez gardés jour et nuit par des hommes du GIGN. Il y a deux voitures de police et cinq collègues qui attendent devant la porte.

Je suis vert ! Sidéré ! J'en transpire, cohabiter avec vingt-trois personnes dans une caserne pendant... Et moi qui ne supporte pas la « promesse cuité » ! Bordel ! Et l'autre avec ses gyrophares ! Super pour passer inaperçu ! Super pour le confidentiel secret !

- Quelqu'un vit-il avec vous ?

- Non, mais je rencontre souvent une « amie »... (il n'en voit que les guillemets) Elle était là hier au soir... Elle est repartie ce matin.
- Pas question, vous nous donnez son adresse, elle est en danger immédiat comme les autres... Vous serez vingt-quatre...

Bon Dieu que ça me fait chaud au cœur et que même de partout à la fois d'un seul coup d'un seul... Ça me rassure ! Putain d'égoïsme humain merdique... Je préfère en fait la voir incriminée dans cette affaire que de m'y retrouver seul.

Il sort. Je prépare mon sac à dos, toujours prêt d'ailleurs, l'habitude des départs... L'habitude de la route, du van et du soleil, Fan sur le siège passager...

Logique, je m'habille en virtuel : Chaussettes, cinq paires, slips, cinq, pantalons, deux... Ne pas oublier un transistor, (Fany sera là, c'est moindre mal... Je me vois trop mal au milieu de cette marmaille de jeunes, de vieux, de cathos hystériques... Putain, pourvu qu'il n'y ait pas de chien ! Il ne manquerait plus que des chiens et la trilogie des nuisibles serait réunie... Enfants, vieillards et « gente » canine !) Un livre... Du papier pour écrire, surtout du papier et du fric. Des mouchoirs en papier... Le reste y est déjà...

- Il faut accélérer, ils attendent dehors...

Il s'impatiente. Il a fini sa cigarette... son compteur de temps. Le temps qui m'était imparti est tombé en même temps que ses cendres...

- Encore cinq minutes !... Deux sacs à dos, ça va ?
- Ca ira... Dit-il en pensant déjà à la tige suivante...

J'enfourne un enregistreur, micro, casques, Mini Disques vierges, mon Nikon dans le sac noir. Batteries, chargeur, cartes numériques... Je déteste être bousculé par le temps. C'est sûr que je vais oublier quelques choses...

Il me prend un sac. Je tire la porte derrière moi. Nous enfilons le couloir. Il me passe devant. C'est lui qui ouvre la porte sur la rue. Je ne peux m'empêcher de scruter dans tous les sens. Mais je ne suis pas le seul. Le club des cinq s'active furieusement. Ce ne sont pas des cow-boys d'opérette et ils le montrent... Ils m'entourent comme des paparazzi entourent une vedette du porno. J'ai à nouveau des sensations étranges au niveau des couilles ou de l'anus, je ne sais pas très bien,

un peu entre les deux peut-être... Sans me laisser le temps de, ils m'arrachent mon sac et la moitié de l'épaule par la même occasion... Ils m'enfourment de force dans le véhicule le plus proche sans omettre de m'appuyer sur la tête comme dans les bonnes séries télé-policières. Mes sacs partent vers le second véhicule. Toutes sirènes et gyrophares dehors, nous déhottons à vive allure. Succès assuré dans la rue. Le vendeur noir de produits exotiques d'à côté sidère sur son pas-de-porte. Il me savait spécial mais pas à ce point là. Des regards obliques convergent...

-0-

Celui qui sidère le plus ? C'est moi ! Depuis quand ce camp est-il désaffecté ? Il sent l'abandon de longue durée. On se croirait dans un polar américain filmé en noir et blanc. Murs d'enceinte taggués à mort. Toujours les mêmes couleurs, éternellement identiques de style... Révolution à la petite semaine... Taggers de murs d'enceintes, mais pas de voiture de luxe ! Signatures hystériques, urine en tube à marquer son domaine... Hauts de murs hérissés de rouleaux de fil de fer barbelés rouillés qui parfois pendouillent, lamentables. Macadam lézardé, éventré, aux nids de poules en déformations serrées. Pas de couleurs, bâtiments vétustes et mornes aux fenêtres borgnes, aux volets dégonnés, aux vitres absentes ou fêlées. Peintures écaillées, crépis délavés, éclatés...

Deux bus bleus des forces de Police Française sont garés près de l'entrée de la caserne. Des têtes derrière les vitres grillagées sentent l'inactivité, la partie de belleote, l'air confiné, le tabac froid et la revue salace.

Au centre de cette enceinte trône, lugubre, un bâtiment délabré, ancien gymnase. Tout autour les casernements...

Deux autres minibus sont garés dans cet espace d'après bombe. Un conglomérat humain vient à peine d'en descendre, désemparés, des sacs, des poches plastiques, des valises à la main ou posés à leurs pieds... Vision d'exode... Je reconnais Sœur Marie chose et son compte courant de la poste ainsi que l'homme au profil d'aigle. Sœur Marie est accompagnée d'une chose aigre qui pourrait être sa mère, un chose

anguleuse et sèche qui renifle hargne et rancœur éternelles. Et puis aussi un petit bout d'homme qu'on se demande ce qu'il fait là... Trois ans ? Cinq ans ? Tout blond et hirsute, le cheveu coupé en brosse, les yeux comme deux billes noires derrière des lunettes bleues « petit garçon ». Je le regarde, nous nous regardons. Les mains dans les poches il me dévisage...

- Je m'appelle Pierrot, et toi, comment tu t'appelles ?

Je souris, il me plaît cette miniature.

- Bonjour Pierrot, je m'appelle Pierre...

- Ah ! C'est comme moi alors ? Tu vois ? Elle –me dit-il en me désignant du doigt une femme d'un peu plus de la quarantaine- c'est Maud, c'est ma mère, et lui c'est Kriss, mon grand frère.

Je les salue tous les deux. Je reconnais le gamin, il était avec le groupe de jeunes à la table ronde... Y'aurait donc pas ou plus de papa ? ...

Profil d'aigle se présente.

- Georges Boisseron

Poignée de main franche. Il n'est pas seul non plus, une chose ténue dans un fauteuil d'infirmes l'accompagne...

- René Ulm, un vieil et grand ami.

Je le salue, maladroit, difficile de ne pas tendre la main, mais à une main qui se tend... Regard brillant dans l'ombre de sa capuche, regard intense qui me sonde... Et puis une matrone que l'obésité cale ! Un truc étonnant couvert de poils... Une dame Barba je crois, qui tremble comme un flanc aux œufs retourné sur une soucoupe... Annie ma crêpière me fait un signe. Une bise. Deux. Elle s'en fout d'être là pourvu qu'elle soit avec Marie. Pour elle, c'est vacances aux frais de la princesse, pour Marie, la princesse paie mal... Nous pourrions toujours bouffer des crêpes... Je salue le commissaire qui repart comme il est venu, tout gyrophare dehors.

Nous pénétrons un des bâtiments. Premier étage, question de sécurité. Long couloir. Des moutons galopent devant nous. Sur la droite, portes à l'infini, des dortoirs désaffectés... Quand je pense que j'y ai toujours échappé. L'officier guide nous

indique, par famille ou par groupe, les lieux sinistres qui nous sont attribués. Vingt lits par chambrée. Dix de chaque côté. Des châssis métalliques, des armoires métalliques, des chaises métalliques bancales et dépareillées, peintures écaillées... Murs aux lambris qui tombent. Quelques matelas encore sous plastique roulés et ficelés. Des duvets militaires... Je crois que l'hôtellerie va laisser à désirer...

- Je sais, ça n'est pas le luxe, mais dans les conditions actuelles, l'unique luxe, c'est votre survie... Nous déclare tout à trac notre guide à tête de sentence néfaste. Apnée dans la salle... Je n'ai qu'une idée en tête, me poser seul dans un coin et attendre mon âme...
- Monsieur ? –m'interpelle la sentence-
- Pierre Voyard...
- Monsieur Voyard, si vous êtes seul, nous allons donc vous mettre avec ce...
- Avec personne je crois. Je ne suis pas seul.
- Ah bon ? je n'étais pas...

Je l'ai échappé belle et de peu. Merci Fany. Je me voyais déjà dans la galère la plus totale, devoir partager quelques soirées interminables et lugubres avec un ronfleur ou un bavard qui remugle de la bouche ou qui pue des pieds... Je suis subitement pris d'une haine féroce pour ce connard qui me contraint à devoir supporter cette situation merdique... J'ai des bouffées d'androsé ! La troupe continue et me laisse...

M'installer un chez-moi minimum, un nid douillet pour ma belle... tirer deux lits côte à côte, déplacer quatre armoires métalliques branlantes. Je fous un raffut du diable ! Deux chaises à peine bancales pour tables de nuit. Manque un vase, une plante verte, un poisson rouge et une lampe de chevet mais c'est supportable... Je m'allonge un peu... Je suis bien de cette famille d'homme qui, en taule ou dans un camp de concentration, essayent de se reconstruire coûte que coûte un univers personnel, espace personnel, minimum d'identité nécessaire à leur survie, à celle de leur âme...

On frappe... J'ouvre les yeux. J'essaye de lire le cadran de ma montre, j'accoutume mal, c'est flou. C'est normal, c'est l'âge. Je place mon poignet aussi

loin que me le permet la longueur de mon bas et la souplesse de mon poignet... c'est pas terrible mais tout de même, 19h. Merde ! j'ai dormi trois heures !

- Entrez !

Que fait Fany ? Que foutent-ils donc ?

- Il vous faut descendre, la roulante est là, vous allez pouvoir manger et l'inspecteur Girod veut vous parler. m'annonce notre communicant à tête de sacristain.

- A-t-on des nouvelles de Fany Sade ?

- Je ne sais pas Monsieur Voyard, il faudra le demander au commissaire.

J'ai comme un stress, comme une sensation mauvaise et désagréable. Ma poitrine me serre et je n'aime pas ça. Je descends.

Vaste salle aux murs « lisier de porc » au milieu de laquelle trône une grande table recouverte d'une nappe en papier blanc gaufré de mess de sous-off et une desserte sur tréteaux couverte de même métal. Les fenêtres sont aveugles. Eclairage dur. Trois ampoules au bout de leur fil torsadé. Pas d'abat-jour, lumière crue qui nous fait des têtes de zombis. Eclairage d'ascenseur, de métro Toulousain à la lumière verticale qui fait briller les fronts dégarnis... Petit Pierrot me fait un clin d'œil. Chut ! lui fait sa mère avec un sourire. La jeune fille et Kriss se sont installés côte à côte. Quitte à être dans le merdier, autant y être en bonne compagnie. Ils pouffent en aparté. Leurs parents respectifs font la suite... Ils ne sont pas à proprement parler à la fête... Sœur Marie-Thérèse prie toujours avec ferveur le nez vissé dans un bouquin dont je n'ose deviner le titre... Georges Boisseron et son profil de rapace me salue d'une main lente, discrète... C'est un Koala posé ce type... Chacun se présente... Bruit de voiture dans la cour. Bruit de pneus sur le gravier, ouverture de portières, je retiens mon souffle... Fany apparaît en contre-jour dans l'encadrement de la porte, un casqué à ses côtés porte son sac à dos... J'ai une grosse boule qui m'enfle dans la poitrine, je me lève et fait des efforts pour ne pas marcher de travers, pour ne rien laisser paraître de mon émoi. Fan me sourit, émue elle aussi. Je la prends dans mes bras et je la serre fort, fort... Si elle me serre plus fort, elle me

casse. Je sens comme un étonnement dans la salle, comme une suspension... Fany a les yeux qui brillent, les miens ne valent guerre mieux. C'est tellement bon de se sentir vivant dans les bras de Fany, ne plus jamais la lâcher, ne plus jamais la laisser partir... Raclement de gorge à l'arrière. C'est le commissaire Girod qui tousse...

Girod s'applique à son rôle, à ses responsabilités. Il racle à nouveau, les conversations et les bruits de chaises se suspendent à ses lèvres. Les regards convergent...

- Mesdames, Messieurs, je vais essayer de vous dresser un tableau exhaustif des faits. Ils se résument à peu de chose car à cette heure nous ne savons rien ou presque. Ni qui est le tueur, ni ses raisons de tuer. Nous ne savons pas plus pour quelles raisons il a tué le couple près de la fenêtre pas plus que si c'est un meurtre commandité ou non. En raison de la pauvreté de ces éléments, nous vous avons réunis dans le plus grand secret dans cette caserne placée sous haute surveillance afin qu'il n'y ait pas d'autres victimes.

Ça sent la naphthaline son truc ! Même peut-être le mazout ? Je l'imagine sans peine son « plus grand secret » : « Marinette je vais te raconter un truc mais surtout tu ne le répètes à personne, hein ? Tu ne le répètes surtout pas, hein ? Dis, hein ?... Et puis à peine... Allô ? Marie-Louise ? C'est moi Marinette... » et ainsi vole l'information de bouche à oreille, de micro à combiné ! Et l'aut' poire qui veut ou feint de croire que le secret sera bien gardé... Que pas de problème avec madame Mouchaboeuf, femme de monsieur le sergent-chef de la Gendarmerie Nationale et Française...

- Les consignes sont simples. Vous ne devez en aucun cas sortir de l'enceinte de cette caserne et vous ne devez en aucun cas, et sous aucun prétexte, user de téléphone mobile ou non. Il en va de la sécurité de tous ! Me suis-je fait bien comprendre ?

Consentement bruyant de l'assemblée...

- Des questions à poser ?
- ... Peut-on avoir la télé et un magnétoscope ? questionne « l'obésité » difforme... Pléonasme...

- Nous vous ferons installer ça dès demain.

Et d'autres questions sur le confort de chacun. Nous aurons Canal plus, nous pourrions donc mourir en toute inquiétude, le sourire aux lèvres... Pierrot, y s'en fout de la télé. C'est un créatif Pierrot. Son coin de table est devenu une fresque incroyable de complexité de petits Mickeys, de nouilles, de soleils, de miettes de pain et de lunes étranges, de petits hommes à têtes multiples, de purée... Ses lunettes sur le bout du nez, il crée.

Le repas est servi presque froid dans des gamelles en plastique thermo-moulé. Le pain sous film plastic micro-perforé est spongieux. Le truc qui donne envie... L'eau est tiède et le vin, une piquette qui pique. Ca ne va pas être la « teuf » tous les jours à cette table. Les plaisanteries y sont de même teneur, ternes, absentes ou insipides. Dans cette ambiance catastrophique de banquet post-mortem, on rit de ce que l'on peut... Les regards furtifs, sous la manche... Bruits de fourchettes et de mandibules... Y-a-t-il vraiment rien à espérer de cette assemblée de convives ?... Nous mangeons, Fany me fait du pied. Plutôt de la cuisse... Nous becquetons en cœur nos cuisses de poulet... bouillis ? ...

Entièrement nue, Fany me ballade son cul magnifique sous le nez... Fany, tu déconnes, dis-je en pouffant. On peut te voir à travers la porte... Ca la fait rire et ça l'excite. Ca m'excite aussi. Elle se jette sur « mes » lits jumeaux. Bruit et grincement sinistre de sommiers qui agonisent. Elle me fait des grimaces et ses seins gigotent. Je la prends par le bras et la tire à moi, chaude... Elle me fait une trique ! ... La lumière, Fany, la lumière Nom de Dju ! ...

J'ai encore de l'émotion plein le sexe. Je suis repu, cassé, je somnole. J'ai mal à la bouche de l'avoir trop embrassée, de m'être fait un festin de son sexe tant et tant. Mes cervicales me font mal. Certaines positions sont vraiment peu ergonomiques. Fany a crié, un peu, ma main sur sa bouche, ma bouche sur sa bouche et mon sexe dans son ventre brûlant et si doux. Personne n'a tapé au mur.

Je ne vois de la lune qu'une ombre superbe. Tache lumineuse entre les armoires. Fany dans mes bras, je suis le roi de l'univers. Je la caresse doucement... Ai-je dormi ? J'allume le cadran de ma montre en faisant attention de ne pas la réveiller. 3h. Merde, j'ai encore dormi ! Ça devient une habitude. Calme de la nuit. Etouffé par les cloisons, un ronflement au loin... Craquements imprévisibles de la vieille bâtisse... Que ce calme, que ce silence est bon, comme une caresse de l'âme...

Une voiture passe, là-bas, dans la rue sous nos fenêtres... J'écoute... On pourrait entendre comme une mouche... Je repense à ces jeux de gosses quand on jouait à reconnaître le son des voitures, mais c'était facile alors, ils étaient tellement différents qu'on aurait même pu reconnaître la couleur. La traction avant, pléonasme, la quatre-chevaux, la deux-chevaux et même l'aronde, alors qu'aujourd'hui, toutes pareilles, un son de peu de bruit qui fume... Elle s'arrête... Et puis le silence à nouveau...

Vlouf ! et une vitre explose ! Crépitements du verre jusqu'au centre du dortoir. Je me crispe, me tétanise ! Quoi encore ? ... Choc lourd d'un objet sur le sol qui roule et rebondit ! Nouvelle explosion de vitre, plus sourde, atténuée, dans le dortoir d'à côté ? Et une autre encore, plus loin... L'objet roule encore, il rebondit puis roule à nouveau. Je ne le vois pas, je l'entends, je le suis des oreilles, il s'approche de notre retronement... Son hurlement de pneus, de caisse qui se carapate à donfe ! Grondement sourd sur le plancher comme une menace qui gronde... Je pense à « Roller Ball » ! au bruit de la boule, au son lourd et lancinant des rollers sur la piste de bois... L'objet oscille et s'immobilise, puis c'est le silence... une seconde...

- Pierrot, c'est quoi ? ... Je lui cache le visage contre mon épaule.

Deux... trois... comme pour l'orage... Et puis une lumière aveuglante, une déflagration démentielle ! Fany s'arc-boute avec une violence inouïe ! Une autre encore, et encore ! Ça y est, je suis sourd à nouveau ! Le souffle brûlant de l'explosion disloque les armoires et les projette comme des fétus de paille de tôles tordues. Elles nous tombent dessus tel un violent et très lourd château de cartes surréaliste et désarticulé ! Je protège nos têtes ! Celle de Fany. Je ressens un choc dans mes côtes,

une déchirure à l'épaule comme avec les pointes d'une fourchette. Fany crie ! Moi je crie dans ma tête ! Que dans ma tête ? Un cri inouï comme une sirène de bombardement de nuit. Ca hurle à côté ! Des cris, des pleurs ! Crépitements de gravats qui tombent... Fany tremble dans mes bras. Gémissements étouffés... Tous mes muscles tendus à rompre, je ne bouge pas. Fany essaye de lever la tête, je l'en empêche. J'attends que plus rien ne se passe... J'ai le cœur qui cogne à rompre ! Inconsciemment j'attends que ça pète encore, comme quand on débouche une bouteille de champagne et qu'on attend que le bouchon saute, et que ce putain de bouchon ne saute jamais... Et qu'on craint, et qu'on attend toujours et encore... Gémissement dans le bourdonnement continue de mes oreilles ! Bruit de course dans le couloir, dans les escaliers. Des ordres fusent, étouffés. Odeur, goût et crissement de poussière sous les dents. Sourds claquements de portes. Des éclats de frontales à travers le dédale des armoires affalées jouent avec les myriades de particules suspendues dans l'air. Des policiers essayent de dégager cet amas de tôles sans nous blesser davantage. Ca poisse à mon épaule...

- Fany ! Fany ! Ca va ?
- Ca va, me dit-elle très fort ! Elle est sourde, elle aussi...

Traits de frontale en plein visage. Un policier veut nous faire lever.

- Pour information, nous sommes à poil. Que je lui crie ...
- On en a vu d'autres ! ...

Puisqu'il le dit... Ca n'est pas Fan que ça dérange, c'est une extravertie Fany.

Confusion et cris de l'autre côté de la cloison ! Piétinements ! Ordres contraires ! Appels au secours ! ...

Je saigne de l'épaule et Fany a une belle plaie à la cuisse. Fany pleure doucement... Un policier nous tend des couvertures. J'en ai plein le cul ! J'en ai mare, putain que j'en ai mare de ce bordel, de cette terreur permanente, de l'explosion à venir, de ces menaces à l'infini !

- Attention au trou ! Me dit le flic en me bloquant.

Au trou ? Bon dieu quel trou ? AAAAh ! Il n'y a plus de plancher sur 3 à 5 m<sup>2</sup>. Une bonne partie du plafond y est passée aussi.

- Vous l'avez échappé belle tout de même !

Il a le mot pour rire, l'autre ! Je découvre dans les faisceaux lumineux qui oscillent les restes d'une armoire comme crépis de chevrotines ! Percée comme une passoire. Ils sont jolis les rayons de lumière fugaces à travers cette multitude de trous. Je n'aurais pas arrangé ces armoires, c'est nous qui serions transformé en charpie !

- Qu'est-ce qui s'est passé à côté ? Crie-je !
- La même chose, j'ai l'impression ! Crie-t-il aussi. C'est à croire que tout le monde est sourd !
- Merde ! C'était quoi ? Une bombe ?
- On sait pas encore ! ... Mais en tout cas, c'était pas le gaz !

Il ne manque vraiment qu'une musique tonitruante pour nous plonger dans l'ambiance hystérique d'un film de fiction made in USA.

Un des policiers tente de communiquer avec son état-major... Il essaye de décrire le carnage qui règne des ces locaux en vrac...

Dans les autres dortoirs c'est l'effervescence. Des raies de frontales zèbrent le noir. J'entre aperçois des corps sanguinolents portés à bras le corps ! Deux, le massacre continue... Nous enfilons le couloir dans un désordre indescriptible. Dans le couloir, parmi les gravats, dans un trait de lumière blanche, une main déchiquetée baigne dans le sang de son propriétaire. Un de ceux que j'ai vu passer. A la montre, c'est une main d'homme... Elle a dû se détacher du corps pendant le transport... J'imagine malgré moi la scène, cette main qui pend à un fil de chair qui saigne et se rompt... Merde, je ne vais pas encore vomir ! Fany tourne la tête, Elle pleure Fany. Nous descendons. Un toubib appelé d'urgence nous prodigue les premiers soins... Sirènes d'ambulances dans la cour. Les renforts arrivent. Sœur Marie-Thérèse de l'Enfant Jésus a l'œil gauche fermé. Pas beau son œil gauche. Elle s'est pris un chambranle en courant dans l'obscurité ! Elle n'a pas de bol Sœur Marie, ma sœur... Elle saigne, une partie du visage grêlé d'éclats de verre. Je commence à en avoir plein le dos de ce western. Bon Dieu ! Petit Pierrot ! Il pantelle dans les bras d'une haute silhouette noire. D'un bond je suis à eux. On dirait juste qu'il dort avec ses lunettes de petit garçon sur le nez...

- Qu'est-ce qu'il a ? !

La silhouette me regarde. Il est vert le type et son teint me répond... J'ai subitement comme un abîme à la place du ventre, comme un gouffre sans fond. J'en suis malade, tout ce cirque pour en arriver là ! A ce massacre total, à du tir au fusil lance-grenades sur des gosses ! Mais il n'y a pas que moi qui gronde. Comme un ras-le-bol général. Comme une overdose. J'ouvre le bal :

- Ca a servi à quoi tout ce cinéma ? !...

Ça n'est pas une question mais un coup de gueule, une bouffée de haine. Un ras-le-bol soudain. Et c'est le silence qui me répond...

- Trois fois en deux jours qu'on nous massacre, et maintenant un gosse de 5 ans !

J'en tremble ! Ma haine m'étouffe.

- Il y a un truc qui m'échappe ! Je ne comprends pas comment un type isolé a pu retrouver notre trace en aussi peu de temps alors qu'on nous a tous déplacés dans, soit disant « le plus grand secret ! »

Je ris, cynique. Je cause comme un livre. Notre correspondant de guerre est dans ses petits souliers...

- J'peux pas vous répondre, il faut attendre l'inspecteur...
- Je suis là...

Effet théâtral. Il est fort Girod, il est grand, il est beau mais singulièrement défait ce soir ! Comment se fait-il qu'il soit déjà là ? Il dort avec ses chaussettes ou il habite à côté ?

- Nous ne savons pas... Commence-t-il...

Dans la cour, crissements de gravier, hurlements de sirènes, les renforts arrivent comme l'armée américaine... Trop tard ! ...

- A force c'est chiant ! éructe-je ! - Depuis le début vous ne savez jamais, mais comme c'est étonnant tout de même parce que lui ? Il sait !

Y va plus être mon copain Girod, si jamais il l'a été. L'inspecteur marque le coup, mais pas longtemps. C'est un homme rompu aux coups tordus et aux situations difficiles...

- Calmez-vous Monsieur Voyard. –Aïe ! Ça y est, il me gonfle- Ca démontre seulement que ce type n'est pas si isolé que ça et qu'il bénéficie de sérieuses sources d'informations ou qu'il a une chance phénoménale...

Je hais les types qui me disent de me calmer ! C'est un truc que je ne supporte pas, ça me file des haines féroces, des envies de carrousels de baffes, de meurtres en série !

- Il n'y a vraiment que vous pour croire à de la chance, inspecteur. C'est co-casse, non ? Mais j'opterais plutôt pour « de sérieuses sources d'informations de provenances incertaines z'et confuses » qu'il « vous » serait opportun d'identifier rapidement si vous ne voulez pas « vous » retrouver rapidement avec vingt-trois cadavres et plus si affinité ! (Tout ça dit sans respirer !) En sus, pour parachever cette affaire, vous risquez de vous retrouver très rapidement au chômage technique faute de témoins à abattre ! Et je n'ai personnellement aucune envie d'appartenir un jour à ce cheptel-là ! Et puis vraiment, pour votre avancement à venir, ça ferait désordre...

Le groupe acquiesce gravement et commence à s'exciter. Le ton monte comme la tension. Mais sans lui laisser le temps de...

- Et le type descendu, le mec aux yeux bleus ? Personne n'en parle, pas même la radio ? Qui c'est, un inconnu mort au champ d'honneur ? Un personnage important ? Une affaire politique, d'argent sale, de drogue ?

Je marque encore... Girod verdit un peu. Il me lance un regard peu amène. Il tente de pondérer.

- Je sais. Nous avons été débordés par l'adversaire –concède l'inspecteur-. Il est hors de question que ça se reproduise. Tous les moyens nécessaires seront utilisés dans ce but je vous le certifie.
- Oui, mais z'yeux bleus, qui c'est...
- Personne de particulier, un type ordinaire, un industriel parfaitement inconnu de nos services...
- Mais pourquoi la radio n'en parle-t-elle pas ?

Là il trébuche. Il rate une marche, fait des moulinets avec les lobes de son cerveau pour se récupérer.

- Je n'ai rien à ajouter ! rétorque-t-il sèchement et très maladroitement en tournant les talons.
- Ça n'est pas une réponse !

Un ange glacé passe. Il a froid. Il se les pèle ses grandes ailes blanches qui l'empêchent de marcher... Subite ambiance de chiottes... Girod s'arrête à la porte. Ô temps suspends ton haleine fétide... L'assemblée concentrée écoute le bruit de l'herbe qui pousse, là-bas, dans le désert... Je ne peux réprimer un rictus désabusé.

- La radio n'en parle pas, pas plus que la TV, parce qu'il est important pour sa famille et son entourage que nous préservions son anonymat. Côté agresseur, nous ne savons toujours pas...

Je patauge un peu, pédale dans la choucroute. Tout ça ne colle pas, son hésitation, ses explications... Il nous prend pour des cons, Girod ! Boisseron me jette un œil. Je sens bien qu'il n'est pas dupe, lui non plus...

Les rescapés indemnes ou blessés, trop heureux de faire encore partie du monde des vivants, n'ont plus l'envie de discuter. L'ont-ils eue jamais ? Les visages sont hagards, défaits et blancs de poussière ou salis de sang séché. Dormir, simplement dormir enfin... A l'extérieur, une ambulance démarre toutes sirènes hurlantes, et puis une autre... L'inspecteur sent la tension palpable comme le sont encore la poussière et l'odeur de sang. Je regarde ma montre. Trois heures quarante cinq. Girod à vu mon geste. Il saute sur l'occasion comme d'autres sur une mine.

- Vous allez pouvoir aller vous recoucher. On s'occupe de votre réaménagement... J'attends d'une seconde à l'autre des renforts de garde. Les rues adjacentes vont être fermées afin qu'il n'y ait plus aucun risque. Les fenêtres grillagées.

Il était temps... Deux morts de plus... Les visages ravagés acquiescent... Il n'est plus l'heure de lutter.

J'en ai ras-le-bol. Je suis brisé, je tombe de sommeil et Fan aussi.

Je suis dans SON ventre, doux, grand, vaste, sombre et mou. Loin dehors, un thème de jazz perçu comme du fond d'un tuyau comme quand le métro gronde... Herbie Hancock qui s'aventurerait à des accords de Monk, le batteur joue terrible. Sons de sirènes qui hululent... Des yeux ! Je vois des yeux partout. Un ciel de ventre constellé d'yeux fous qui clignent comme des boutons d'alarmes... Je refuse de naître. Je ne veux plus naître ! Je ne sortirai de là sous aucun prétexte, ne serait-ce que la tête, alouette, pour me retrouver dans ce bordel dehors. Froid de canard, nuit noire. Une bande de hurleurs, des piques à la main, la tête de Girod plantée au bout, sanguinolente et vide de l'intérieur, scandent des « tueur ! tueur ! tueur ! ». Alors je me retiens, je me cale des genoux aux parois utérines, m'attache comme désespéré à mon cordon ombilical, trois tours pour me pendre... Fil de ma vie, de ma survie, de mon espoir de soleils à venir... Je tire et tire encore et au bout de l'icelui, il y a Fany qui pleure, catastrophée, Fany tenant contre son ventre un bébé noir en forme de bombe, une grosse bombe noire et ronde... Elle me regarde, Fan, de ses yeux bleus de l'enfer, terrorisée et tellement désespérée... Et le froid de glace et la nuit comme un voile, et les étoiles et la lune blanche qui inondent, et la bombe qui explose, brutale, immonde dans le ventre de Fany comme un coup de fusil à bout portant, canon scié tout de travers, juste là, entre mes deux yeux. Et elle se disloque, se désagrège en milliard de petits morceaux de Fany dans un rayon fatal de lumière de mort qui l'aspire dans un WASSHHH ! de cathédrale ! Et juste ses yeux comme des yeux à bascule de poupée cassée « qui dit oui, qui dit non, qui me disait « je t'attends ». Et je reste suspendu au bout de mon cordon dans le noir brisé de ma cathédrale ! J'ai des morceaux de Fany tout plein dans moi... En nage, des larmes plein les joues, le souffle court, assis dans le lit tout contre Fany qui dort, l'explosion dans les oreilles, encore... Bourdonnements... Marre de tout ça !

-0-

Il fait mauvais dehors, temps gris, terne, soufureux. Ça n'est pas la fête. Tronches de circonstance autour de la table du petit déjeuner. Ils n'ont pas changé les nappes. Ronds de vin, miettes de pain, résidus de bouches d'hier. Une mère ainsi que l'un des jeunes sont décédés cette nuit à l'hôpital. C'était donc la main du gamin... J'avais pas reconnu une main de gamin, quel âge ? 18 ans ? 20 ? Moins peut-être... Pourtant, une main de jeune c'est si différent d'une main de vieux... Le père est effondré. Pierrot n'était que sonné... Le petit Pierrot va revenir. Sœur Marie chose n'en continue pas moins ses lectures pieuses de son œil unique, la moitié du visage cataplasmé de sparadrap. Sa génitrice sèche maugrée sourdement quelques remugles verbaux à jet aigre et continu.

Le héron à profil de rapace, particules de plâtre encore dans les cheveux, s'occupe de son ombre fragile sur fauteuil de handicapé et lui donne la becquée...

Fany rayonne, insouciant, malgré sa plaie à la jambe qui la fait souffrir. Je ne décolère pas. Ras-le-bol des ces cafouillages, de cette terreur permanente, de ces explosions à répétition... Je ne suis plus du tout convaincu par les explications fumeuses de l'inspecteur Girod. Il ne dit pas ce qu'il sait ou en tout cas pas tout. Ça sent non pas l'anguille mais le barracuda sous roche.

- Ça a failli vous tuer, hein ? Me questionne la marâtre dont le sourire édenté ferait se refermer une huître malade.
- Ça a failli nous tuer tous ! ... Ça à fait deux morts de plus cette nuit... Ça nous fait déjà six décès sur les treize personnes présentes ce soir-là ! Vous ne pensez pas que ça commence à bien faire ? C'est quand votre tour ?

Tressaillement dans l'assemblée. La gerce me jette un œil noir. La voilà donc à égalité avec sa fille.

- Il y a un sérieux problème, non ? –poursuis-je–. Non content de nous retrouver le jour-même dans cette caserne, comment a-t-il ou « ont-ils » su que nous étions, et dans ce bâtiment, et à cet étage ? ... Qu'est-ce qu'on nous cache ? Croyez-vous que si c'était un tueur fou ils auraient pris de telles précautions d'isolement de tant de monde à la fois ?

Flou artistique dans la salle. Les cuillères ne tournent plus, les couteaux ne beurrant plus, on ne déglutit plus, image arrêtée, gestes suspendus... Ma phrase fait un effet bœuf !

- Tu te rends compte de ce que tu dis ? C'est Annie qui ramène sa fraise. Elle n'est pas contente Marie, que je lui gâche ses vacances improvisées avec mes analyses néfastes.
- Alors ça veut dire qu'on n'est jamais en sécurité ? Re-intervient la « daronne » de la liseuse.
- Ben à priori, y semblerait pas ! A moins que vous estimiez que prendre trois grenades au milieu des dortoirs à peine plus de 24 heures après ce qui nous est arrivé dans ta crêperie tient du plus pur des hasards et qu'il n'y a strictement plus aucune raison que ça se reproduise ?

Annie fait franchement la gueule. Elle n'avait pas du tout envie d'entendre ces phrases désagréables, ces mots qui mettent subitement fin à ses espoirs les plus fous de fin de la guerre. Pour elles, ici ce devait être comme des vacances aux frais de l'Etat, juste le temps que... Elle n'est pas la seule Marie. L'assemblée toutes tendances confondues fait la gueule. Je suis le fouteur de merde ! L'empêcheur de tourner en rond, le roi de la poisse ! Le vilain petit canard que si il voulait bien mourir gentiment et leur foutre la paix ! Quoi, merde ! Que eux, ils sont pas concernés, qu'ils faisaient que passer, qu'ils ne se souviennent même pas de la tête qu'il a ce tueur ! Que je pourrais faire montre d'un peu de bonne volonté tout de même, et que même pas...

Je contemple ce tableau figé... Ce rapace au profil fatigué qui mine de rien ou de pas grand chose me scrute. Il fait comme si, avec sa chaise d'infirmes si peu occupée par cette chose infime... Et cette femelle liseuse, la tête dans ses livres comme une autruche de bibliothèque. Je contemple ce tableau mort-né. Fany me regarde. Je lui fais signe. Nous nous levons de concert.

- C'est très mal barré Fan, ça sent de plus en plus mauvais. Les autres en bas ne veulent surtout rien savoir. La tête dans le sable, ils sont prêts à se faire bourrer le fion plutôt que d'affronter la vérité en face. J'ai l'impression que c'est bien plus grave qu'il n'y paraît. Girod ne dit ou ne sait pas tout. Putain, il nous en tombe tous les jours des nouveaux. A force d'à force je vais mourir debout. Je vois des fusils partout, un pet de mouche me troue le ventre ! Nous allons finir par y laisser nos derniers neurones. Il faut se tirer d'ici ou nous allons y laisser notre peau...
- Qu'est-ce qu'on va faire Pierrot ? dit-elle désespérée.
- Le pire c'est que je n'en sais rien Fan. (et le pire du pire, c'est que c'est vrai...)

La journée s'étire, égoïste et froide, monotone à mourir. Les rescapés errent, se cloîtent, déambulent pour déambuler, certains regardent la télé mais le cœur n'y est pas. J'essaye d'écrire un peu mais j'ai l'inspiration en berne. Fany somnole malgré sa blessure à la cuisse qui la fait souffrir. Moi, mon épaule me brûle. J'ai beau réfléchir, me taper le cerveau contre les murs de ma tête, ça ne vient pas, je ne sais que faire (qu'est-ce que j vais faire... J'sais pas quoi faire...) je me noie dans mon horizon immédiat. Impossible de prendre de la hauteur pour avoir une vue d'ensemble. Je suis dans cette putain de chambre, dans ce trou à rat sans issue, coincé dedans avec l'esprit qui bloque. Mes pensées tournent en rond, Elles dégèrèrent. Je n'entre aperçois pas le semblant du début de l'ombre d'une solution de sortie, aussi infime soit-elle. J'erre dans un espace cotonneux dans lequel je m'enlise... Mon cerveau patauge, malade, sans espoir de rémission... Trouver, il faut trouver, je vais bien finir par trouver ! Si seulement ce soir là j'avais été transparent... Que personne ne me verrait ? ... Que pas même... Transparent, je suis devenu transparent... Mon stylo bordel, il faut que j'écrive maintenant, après ce sera trop tard, il en va de mes idées comme de l'éther... Volatiles tellement... Il le faut, maintenant ! ...

Grattement à la porte... (Merde !)

- Oui ?

Grincement aigu à l'ouverture, Fany ne sourcille même pas. Pas même une apnée subtile, elle dort. C'est Sœur Marie-Malingre à l'œil qui se ferme qui pénètre... Je l'interroge des sourcils...

- Qu'est-ce qu'il faut faire Monsieur ? d'une voie tremblée comme quelqu'un qui ne respire que du bout des lèvres lorsqu'il parle.
- Pardon ?
- Que devons-nous faire Monsieur ?

Je suis pris de court. Je reste les yeux ballants dans ses yeux...

- C'est quoi votre prénom ?
- Henriette Marthe. (C'est encore pire que je ne le craignais)
- Je n'en sais rien.

Ça l'interpelle, je ne sais si c'est à charbon ou à tartes mais ça la laisse sans voix.

- Comment vous n'en savez rien ? Mais vous disiez tout à l'heure qu'on devait pas rêver ?
- Bien sûr qu'il ne faut pas rêver, bien sûr qu'il faut réagir, mais dire « de quelle manière » est une autre paire de manches ! Je n'en sais rien ! Je tourne en rond, je ne sais pas, et si je ne me suis d'aucun secours, alors, imaginez pour vous...

Elle en est toute déconfite.

- C'est qu'on espérait...
- Qui ça : « ON » ? Et vous espériez quoi ?
- Nous ? Tous ceux qui sont en bas... On espérait que vous alliez nous aider ?
- Entre vous faire part de mes élucubrations et vous aider, il y a une sacrée distance. J'ai déjà bien assez de mal à essayer de nous sortir de là tous les deux...
- Ah bon, me fait-elle de sa voix aigrette. Puis elle tourne les talons comme à regret et s'en va.

Je l'interpelle alors qu'elle passe la porte.

- Je vais y penser... Henriette.

Ça ne me coûte rien mais ça la rassure.

Je ne me suis pas allongé que, TOC, TOC ! On toque. C'est pas vrai, c'est un moulin ou quoi ? C'est le dernier confessionnal ?

- Entrez ! ...

Avant même de le voir, son appendice nasal pénètre... Le précède...

- Je peux ?

Voix grave qui sonne...

- Faites...

Il entre, prend une chaise contre le mur, sans bruit, et s'y assied comme sur une planche à clous. Il me regarde, les mains posées à plat sur ses cuisses... Des mains soignées, des doigts longs comme... Ha ! oui, comme l'araignée dans Alein... Je m'interroge mais ne me réponds rien... J'attends...

- Vous en pensez quoi ? me questionne-t-il de sa voix aux intonations Rocheforiennes...
- J'en pense quoi de quoi ?

Je sens instantanément que ce genre de réponse conne l'exaspère...

- Ça n'est pas vraiment ce que je suis venu entendre...
- Pardon, c'est une réponse imbécile, mais depuis quelques jours tout concoure à me rendre un peu con et même merdeux parfois...
- Laissons tomber, vous en pensez quoi ?

Je le regarde tout droit dans son regard de cendres froides. Il ne cille pas, c'est moi qui cille...

- Je pense d'une part que nous sommes dans un merdier épouvantable, et qu'à moins d'un coup de bol phénoménal nous ne nous en sortirons pas...

Fany dort toujours... Elle se retourne, cherche ma main que je lui donne... Il voit ma main, voit mon regard qui a vu son regard qui a vu ma main... Il sourit... du bout des yeux à peine...

- Mais encore ? ...

C'est incroyable ce qu'il m'énerve. Il me parle comme s'il était mon père et lorsque je lui parle je ne mets rien en question... Son calme me domine et de la tête et des épaules... Je lui suis soumis malgré moi et ça me gave car je n'ai jamais été soumis à personne... ou presque...

Grincement impromptu de sa chaise qui grince... Se balançait-il un chouia ? ...

- Je ne sais qui mène la danse, -m'enhardis-je- mais ce que je subodore c'est que le poisson est gros, ce que je crains c'est qu'il mettra les moyens afin d'arriver à ses fins... (je m'applique à parler propre sur moi) Je pense que ce que nous avons vécu n'est encore que brouilles, mais je ne sais vraiment plus quoi faire, comment réagir, je suis dépassé par la taille des événements, par l'ampleur et la violence des agressions. J'ai l'impression de m'enliser dans un merdier (j'ai failli tenir...) invraisemblable et de ne pas en connaître le commencement du début du pourquoi.

Je m'emballe en parlant, et il m'intime un « chut ! » en me désignant Fany qui dort et qui se retourne comme un chat qu'on dérange...

- Et puis je suis l'anti-héros dans toute sa splendeur. -que je continue deux tons plus bas- Je suis le mec qui a peur. Et si ce n'est de mon ombre, c'est presque tout comme... Et lorsqu'un jeune blaireau sans gêne pose ses pieds sur le fauteuil d'en face dans le métro, si je l'ouvre c'est uniquement parce que je me fais violence, éducation et coups de pieds au cul obligeant. Mon truc c'est pas de me battre, ça n'est pas redresseur de torts ou de morts, c'est simplement écrire et faire de la musique. Et la violence, si jamais j'aimais ça, ce serait seulement au cinéma...

Il me regarde comme un cas clinique captivant...

- Ecoutez-moi Pierre...

Courtois...

- Vous pouvez m'appeler Pierre...

Mon trait d'esprit semble lui plaire et il pouffe fort comme un pneu qui fuit ! Fany se réveille...

- C'est quoi ? -dit-elle en clignant des yeux...

Boisseron se contient difficilement. Il se calme finalement après quelques soubresauts de vieille torpédo tousse. Puis il se tait comme un moteur qui s'arrête, me regarde subitement comme on regarde un train qui passe... Sourit à Fany qui lui sourit puis, sans un mot de plus, se lève, repousse sa chaise contre le mur, l'ajuste comme dans des marques invisibles et s'éloigne d'un pas lent de grand échalias... ses chaussures d'homme de presque la soixantaine bruissent. Il s'en va...

Etait-ce un message codé ? Une approche à l'air innocent mais compliquée ? Un coup manqué ? Une entourloupe ? Une vue de l'esprit ? Un essai ? Une tentative d'approche ? Un coup dans l'eau pour m'éclabousser ? Je le regarde sortir... Il va pleuvoir, il pleut déjà. En bas, dans la poussière, de grosses gouttes bruyantes font des taches sombres et soulèvent à l'impact des petits champignons de poussière qui font « pouf ! ». Grincement de porte au lointain, craquement sinistre d'orage qui gronde et je pense à cet oiseau des marais, ce rapace au long bec emmanché d'un long cou. Homme étrange et froid... Il a refermé la porte, je me déshabille et m'allonge contre Fany... Je m'y brûle et c'est tellement bon... Je ne dors pas, je repense son approche...

-0-

Promenade dans la cour. Fany discute avec Marie et Annie, toutes trois dans un coin de soleil pâle. Fany me fait un sourire coquin qui fait rire les filles. Par-dessus les barbelés j'aperçois la cime des arbres dénudés de leurs dernières feuilles. Froid sec. Georges approche de son pas lent de grand échassier.

- Pouvons nous parler un peu ?
- Bien sûr...
- Marchons...

Alors je marche, allongeant autant que faire se peut mon pas court sur ses enjambees démesurées de géant ordinaire et nous courre-marchons côte à côte dans cette cour de caserne comme deux blouses grises pendant la récré...

Je lui jette un œil de poule qui pond un œuf d'autruche, même si un peu habitué à ses manières très spéciales.

Il me sonde du regard un court instant et tout à trac...

- Le temps se gâte et il va faire vraiment mauvais...

Oh merde ! je n'aime pas entendre parler de temps qui se couvre... Je sens d'avance la poisse à venir...

- Que voulez-vous dire ?
- Non pas qu'il va pleuvoir, mais simplement ce que ça veut dire : que nous n'avons vraiment aucune chance qu'ils en restent là. Que d'une manière ou d'une autre ils vont à nouveau tenter quelque chose de pas sympathique, vraiment...

Là, soudainement, une montée de vapeur m'inonde... Je sens le truc pas simple, le truc tellement énorme qu'il me tétanise avant même de savoir...

- Et si vous étiez plus clair, tant qu'à y être ? ...

Et ça le fait rire. Je ne vois pas pourquoi ?

- Je suis un ancien officier des forces spéciales sorti du rang. J'ai pour réputation de savoir me coltiner les problèmes et pas trop de faire dans la dentelle. Je sais des choses que pour votre bien vous ne devrez jamais savoir et qui nous seront cependant bien utiles dans le cas présent. J'ai de mes anciennes fonctions des moyens, de gros moyens et ce, dans tous les sens du terme. Le tout c'est de les utiliser mais sans faire appel officiellement à l'extérieur. Pour ça j'ai besoin de l'aide des gens de l'intérieur. Nous allons devoir utiliser les compétences de chacun mais pour cela il me faut un allié... Vous !

J'en reste sans voix. Je dois avoir l'air d'un imbécile sidéré et même pas heureux.

- Mais pourquoi moi ? M'interloque-je... (Je n'en reviens pas de poser une question aussi stupide).
- Parce que vous avez une grande gueule et que vous savez finalement assez bien vous en servir. -me dit-il très pince-mon-seigneur-. Et puis aussi parce que mon ami Ulm vous aime bien et qu'il perçoit des choses que je ne perçois pas.

D'un côté je me flagorne, mais de l'autre je mouille, je fouette, me désagrège, me disloque, me dissocie, m'éparpille, me dissous... Je sens le traquenard, le piège à con ! Mais quel choix de merde avec ce qui se passe depuis... Je ne sais plus, même plus...

- Oui –que j'ânonne- comme un crétin qui ferait l'imbécile.
- Bien, alors je vous propose qu'on se revoie au même endroit après le repas. 21h30, pendant le prime time, ça les occupera mais avant, prenez ça –me dit-il en me tendant un carton- en cas de, on ne sait jamais...

Mon regard le questionne...

- C'est au nord de Toulouse, une femme... exceptionnelle, vous téléphonerez sans donner votre nom, seulement votre prénom.

Et une fois encore il s'évapore, longue silhouette à contre jour...

Une fois encore je reste sans réaction, son carton à la main. Un œil ? ... Un téléphone... Je l'enfourne et je rentre.

Le repas se passe, toujours aussi insipide et froid, la nappe toujours gaufrée et blanche mais tachée du midi, la lumière toujours aussi crue. Aujourd'hui c'est jour de fête, 24 h déjà sans boucherie... L'atmosphère se détend, retour des rires, timides un peu, des bonnes blagues, même de l'accident. Et puis c'est Byzance, nous avons droit à du Fronton à au moins 20 F la bouteille ! C'est une résurrection et la bouteille tourne bien plus que nous ne tournons. Presque que le pain serait mangeable et puis, venue d'on ne sait où, vision de la main au sol, de sa mare de sang, froid de canard subitement. Les mots se glacent et font en tombant dans nos assiettes comme des bruits de couverts que l'on choque, de verre brisé. Les visages se ferment et la tristesse les marque. Café, pire que jamais, trois heures qu'il mijote, qu'il s'auto consume dans son auto-cuiseur format industriel... A l'autre bout de la table, Georges fait mine de rien, ou de pas grand chose, il touille avec application le contenu informe de son assiette. Dans son fauteuil roulant René attend patiemment que Georges le fasse boire. Annie taquine Marie. Je me lève. Fan me regarde me diriger vers la porte, je lui fais un clin d'œil complice. Je sors...

-0-

J'ai d'abord vu la lumière, je suis certain d'avoir d'abord vu la lumière aveuglante avant d'entendre les explosions, cette première déflagration qui m'ébranle alors que je pisse dans un angle de mur, J'en manque de m'en pisser sur les pompes. Et puis une autre, et une autre encore... Bordel de bordel de merde ! J'ai senti comme un choc, comme un ébranlement violent dans le sol, et puis presque synchrone, comme un souffle brûlant qui passe... Je me suis retourné à peine, juste pour voir le camion bleu police exploser, boule de tôles et de feu, de bras, de têtes, de jambes, et puis les fenêtres du bâtiment, comme au cinéma, du verre, du feu, des flammes et des gravats et un corps, torche presque humaine à travers les airs ! Bon dieu ! Ulm sur son fauteuil d'infirme tel un OVNI incroyable, comme une queue de comète, trace fugace, s'écrase sur le macadam cloqué ! Et la roue ovalisée par le choc qui continue de tourner avec ce rayon cassé qui cliquette, musiquette surréaliste en contre point ! Et puis Pierrot, bordel ! Petit Pierrot qui court en laissant derrière lui s'envoler ses lambeaux de chair comme s'envolait le P.Q. de notre enfance lorsque nous y foutions le feu ! Et ce putain de chiard qui court comme un dératé, qui trébuche et qui se relève, roule au sol en hurlant comme si ça allait éteindre le feu ! Et sa mère, le dos en charpie sanguinolente, viande et os à l'étalage. Devant, normale, derrière, le carnage ! Déchirée par l'explosion et par les projections de gravats. Elle est en flammes, à genoux, à deux mètres de lui, infoutue de faire un pas de plus. Et des cris, et du sang et des larmes... Le rapace, de profil comme une torche qui danse, marche d'un pas lent, d'un pas pesant, et puis lourd comme une pendule qui s'arrête. Des morceaux de vêtements se détachent de lui comme désintéressés par son avenir très incertain. Cet homme fume de l'intérieur... Adieu les crêpes Marie, Adieu tes crêpes Annie, on dirait qu'elles dansent alors qu'elles s'écroulent, s'enroulent, volutes de viande morte, déjà... Fany ? Je ne parle pas de Fany, je ne parle plus de Fany, même plus de Fany, fumée funeste, tas de chairs informes qui fument et suintent, qui cloquent, grotesques... Fany, elle est partie,

Fany... Et moi ? Pourquoi toujours indemne ? Pourquoi hurlent-ils ? Pourquoi meurent-ils ? Pourquoi je ne gueule pas ? J'ai beau regarder, tourner la tête à droite, tourner la tête à gauche, grotesque la mort... Je titube... Odeur âcre, odeur insupportable de porc grillé... Il ne reste du camion des poulets que des tôles tordues qui grincent, craquent et fument de flammèches éparses...

Crissement de pneus, moteur qui s'emballe, culbuteurs qui s'affolent, qui claquent des dents, je claque des dents... Quatre types cagoulés jaillissent d'une 605 noire comme un corbillard noir comme des diables d'une boîte dans laquelle on aurait foutu le feu ! Je me colle au mur comme une affiche fraîchement collée, sans cloque ou presque. Je transpire glacé et ça me colle. Ils déambulent à travers les cadavres. Hachement saccadés, aboiements meurtriers de leurs armes de poing... Les viandes mortes tressautent sous les impacts. Ils achèvent des cadavres... L'un d'eux les compte...

- Shit ! Il en manque un !

Putain c'est de moi qu'ils parlent... Je sens les types se raidir... Ils ne sont pas les seuls. Ça va être ma fête... Je vais pas bien, putain je vais pas bien !...

- Allez me fouiller ces ruines !... Allez ! Bordel !

Tiens ! lui aussi il dit « bordel ». Les autres ne se le font pas répéter. Galopade dans le verre brisé qui crépite.

Je dois me carapater fissa ! Le dernier cadavre de poulet grillé « séché » d'un coup de son pistolet aboyeur de rafales sèches, le tueur en chef rejoint le reste de sa troupe d'exécuteurs de basses oeuvres... Il s'éloigne dans les ruines des bâtiments. Il faut que je leur tire leur caisse... C'est trop facile, c'est pas vrai, c'est trop facile, ça va merder ! 50 ans que je suis infoutu de chouraver ne serait-ce qu'un bonbon à l'étalage et voilà qu'il faut que je tire une caisse à des mecs armés jusqu'aux dents ! Y'en a bien un qui va sortir au moment où je vais m'avancer, au moment où je vais me lancer. Un qui va sortir juste au moment où je serai bien isolé, à mi-distance du mur et de la voiture !... Bon Dieu ! Il faut que j'y aille, chaque seconde que je perds m'en éloigne comme ces « zoom avant » pendant que la caméra re-

cule... ou l'inverse, je ne sais plus, et puis je m'en fous ! J'ai le cœur qui bat la chamade ! Putain, il faut que je me décide ! Et puis je me décide tout d'un coup, prends une grande goulée d'air comme pour une traversée en apnée de cet espace qui pue la mort... Je me lance comme un perdu filmé au ralenti ! Je suis totalement paralysé ! En fait je n'avance pas, ou à peine ! Je me traîne, j'ai les jambes qui flagellent, elles se dérobent sous moi ! Je ne ressemble à rien ! Je suis ridicule, et dans mon cas il tue ce ridicule-là. Je dois faire du deux à l'heure à peine ! Je m'insulte ! Un écroulement. Bruit de tôles et de gravats qui s'effondrent ! Un juron ! Mon cœur qui descend de deux étages... Il me cogne dans les talons à deux cent à l'heure ! Je tachycardise. Deux à l'heure, deux étages, deux cent à l'heure ! Je ne marche que par deux... La peur me fout des ailes ! Je passe les quatre kilomètres à l'heure ! Je me disloque, me désarticule, je manque d'air, je vois tout flou, la voiture, là, je la touche, je m'effondre à l'intérieur, les clefs sont sur le Newman comme un joyau qui brille ! J'en défèquerai de bonheur ! Au quart de tour ! Je n'ose regarder dans le rétroviseur ! Même pas un œil ! Ne pas faire de bruit, ne surtout pas faire de bruit... Je rabats la portière tout doucement, pour les autres... Bah ! la vitesse les fermera... C'est tout de même bien ces voitures silencieuses. Bruit de gravats qui « friturent » sous les roues, doucement, tout doucement ! J'ai l'air d'un con, la tête dans les épaules, je vise à travers le volant et je m'en vais toutes portières ouvertes...

-0-

Je roule, je ne sais plus depuis combien de temps je roule, vers où je roule, je ne vois rien à travers mes larmes. C'est tout juste si je parviens à conduire, secoué par des sanglots violents. Et puis je me calme, et puis ça recommence... J'ai l'air d'un con, sans doute... Flot d'images en continu. Elles m'assaillent, me violent l'âme. Je ne vois strictement rien à travers mes larmes mais je roule, discernant tant bien que mal la route qui louvoie dans ce décor que je ne reconnais pas. Et ces images encore et encore, Fany qui sort de ce bâtiment en flammes, Fany qui me regarde

éperdument, et Fany qui tombe si lentement, Fany qui s'effondre comme une pellicule qui brûle, comme un film flamme, éternelle, ma femme et je ressens à nouveau ce vide qui me troue, ce trou noir qui me broie... C'est tellement con ! C'est tellement terrifiant ! C'est tellement minable la mort ! Je renifle et m'essuie d'un revers de manche comme un gamin morveux de maternelle. Et je pleure, et je ris ! Et la voiture qui embarde brusquement ! Violent coup de volant à gauche, je me suis fait le bas côté sur plus de 10m. Ça m'apprendra à écouter aux portes ! Je renifle vraiment comme un morveux. Je suis où, Bon Dieu ! Je suis où ? Et puis Fany qui revient, là, sur mon pare-brise, alors je crie, un cri de saut à l'élastique. Un cri pour évacuer sa peur du vide, un cri pour faire partir Fany ! Un cri pour évacuer ma terreur du manque d'elle ! Un cri pour évacuer ma peine effroyable... Mon cri se brise mat sur le pare-brise... Pas d'écho, pas de réverbère à cent balles ! Ça n'est que ma terreur que j'évacue, cette terreur qui me glace d'effroi... Pourquoi Fany ! L'énormité de ma question me sidère ! Et pourquoi pas Fany ? Pourquoi pas ce gamin, et pourquoi pas les autres, tous les autres... Vie de merde ! Monde de merde ! Si au moins nous avons eu le temps de nous user un tout petit peu à l'usure de l'habitude, elle, moi, à l'usure du quotidien... Mais même pas, juste le bonheur tout cru de nos retrouvailles répétées, de nos découvertes au jour le jour, de ces fêtes enfantines que me faisait Fany lorsque j'allais la chercher chez elle, lorsque je l'emportais toucher la mer ou la neige un peu... Sa spontanéité, ses rires et mes larmes encore... Merde, je n'y vois à nouveau plus rien. Un panneau indicateur, « Cadour 2 Km » Qu'est-ce que je fous là ? Jamais je ne prends cette route ! Je la reconnais, je suis au nord-ouest de Toulouse... Cox a-t-il dit ? Un 4x4 me suit, je ne l'ai pas vu venir. Un gros machin japonais. Ces trucs de blaireaux énormes. Instantanément je me crispe. Non, il n'y a qu'un type au volant, insignifiant, encore un médecin de campagne qui frime, un de ces qui se la jouent baroudeur et qui se font le Maroc par la route une fois par an... Un de ces qui reviennent bronzés avec du sable plein les chaussettes et des caisses pleines de souvenirs « in Maroco »... Clignotant, il dégage pour dépasser. Je me serre un peu, pas envie de faire le malin... Choc violent ! Quoi choc violent ? Choc violent par l'arrière ! La 605

embarde ! Il a fait fort l'enflure ! Juste à l'angle du pare-chocs. Si je me récupère, j'ai du bol ! Je mouline du volant comme un marin bourré sa barre ! Je désembarde ! Même pas peur ! Coup de raquette ! Je m'en tire de justesse ! Choc à nouveau ! Ça commence à bien faire, coup de 4è à fond, hurlement du six-cylindres ! Je contre-braque, J'arrache de la gomme en veux-tu en voilà ! Je récupère encore ! Ras-le-bol de ces conneries qui se réitèrent à perte de vue... j'ai beau être sûr de mon coup un volant entre les mains, que dis-je, invulnérable, la partie n'est pas équitable ! Il y a tout de même des limites ! Je ne peux rien faire contre ce monstre de deux tonnes au moins ! Je me bats en pure perte, fort l'honneur ! Putain le lac noir juste en dessous à droite ! Je commence à paniquer sérieux ! Le prochain coup c'est le bon, je n'y couperai pas, acte de contrition : « Mon Dieu, que je regrette d'être monté dans cette caisse... ». Trop gros, trop lourd pour moi ! Et je n'y coupe pas ! Il m'embroche dans la portière arrière gauche et me pousse irrémédiablement vers le vide. La 605 racle, grince ! Bruit de tôles que l'on broie, bruit de tôles qui se déchirent ! Deux roues dehors, je laboure comme une charrue fermière ! Et puis re-choc ! Brutal ! C'est un arbre, la 605 bascule, part en tonneaux serrés de plus en plus rapides. Elle se disloque ! Merci ceinture, petite claque et grand choc ! Je me cramponne au volant, les deux pieds appuyés à fond pour me caler ! Le six-cylindres hurle et éternue ses soupapes dans le désordre ! Je déboule, les airbags explosent ! Ça poudroie dans l'habitacle ! Je suis sonné ! Dans une demi-conscience je vois virevolter des pistolets-mitrailleurs et des grenades ! C'est fou tout ce qui vole dans cette caisse ! J'attends le choc, mais rien, elles virevoltent sans même m'effleurer !... Et puis ma tête violemment contre le montant de la portière... C'est tout rouge comme un... Rideau !...

-0-

Je grelotte, Nom de Dieu que je grelotte, je claque des dents et des os. " Où suis-je ? " Incroyable ce qu'elle est con cette question là. Je ne comprends pas, je ne parviens pas à raccrocher les wagons... C'est marron, c'est gluant, c'est glacé, et

devant mes yeux cette opalescence blafarde... Je tourne la tête vers la droite avec difficulté, mon souffle fait de la buée, j'ai très mal aux cervicales... C'est beige uniforme au-dessus de ma tête... et devant mes yeux cette lueur... Putain de merde ! Je réalise brutalement ! Je suis dans une voiture... dans leur voiture... Un clair de lune éblouissant, la condensation sur le pare brise m'interdisent toute vision extérieure... La voiture est remplie d'une boue liquide et glacée... J'en ai jusqu'à mi-poitrine... Bordel que j'ai froid !... Je suis toujours ceinturé. Les doigts déjà gourds, j'essaye de me détacher... Peine perdue et espoir vain. La ceinture est bloquée... J'ai beau cliquer comme un malade, j'ai beau tirer à m'en scier les doigts, à m'en faire mal au poignet... Ca fait des jours que j'y ai mal à ce putain de poignet... Bruit de bulles grasses comme un borborygme... Une bulle d'air ? Putain ! La voiture s'enfonce !... Du calme, surtout rester calme ! Si je m'excite, je suis mort !... La panique me guette. Mon " Laguiole " Ô Mon Dieu Petit Jésus ! Que je me bénis d'avoir eu l'air d'un authentique con pendant des mois avec mes accessoires à la ceinture... Je me palpe le flanc droit, je sens sa housse, je l'ouvre. Putain ! J'ai du mal à l'extraire, il me glisse sous les doigts... J'ai de plus en plus froid et déjà mon souffle génère moins de buée... J'ai intérêt à me bouger... Ne pas paniquer... Le couteau vient doucement... Surtout qu'il ne m'échappe pas... Je le sens à peine sous mes doigts, j'ai les doigts gourds... Je l'extirpe de son fourreau... La difficulté ? L'ouvrir sans qu'il m'échappe ! La lame glisse, le manche glisse, tout glisse dans cette bouillie grasse, gluante. Merde ! C'est quoi cette boue ?... Je parviens à ouvrir le Laguiole et à ne pas me larder, avec ma maladie d'affûter mes couteaux comme un malade mental... La ceinture ne fait pas une pli, c'est un rasoir... Nouveau borborygme, la voiture brutalement prend de la gîte, mon cœur manque un temps ! Je m'inonde de sueur malgré le froid qui me tenaille... Il faut que je sorte en vitesse, je stresse, je flippe, ne surtout pas céder à la panique... Impossible d'ouvrir les portières avec la pression de l'eau, il faudrait que je laisse se remplir la voiture... Et ces putain de merde de vitres fermées ! Vitres électriques, vitres de merde ! Vitres de mort ! Il me faut quelque chose pour les casser ! Nom de Dieu il me faut quelque chose ! Un objet ! Putain ! Ma pince-

outils ! Et me voilà de nouveau en train de me fouiller le flanc ! Je sens l'étui en nylon, je l'ouvre et en extrais la pince pliante que tout bon technicien se doit d'arborer à la ceinture ! Moi technicien ? Pas vraiment, mais pince-pliante quand même... J'ai froid, je m'épuise à vitesse grand " V ". La pince aux becs affûtés à la main gauche, je frappe aussi violemment que je le peux la vitre côté chauffeur... Je ne vais pas y arriver. L'eau qui m'arrive juste sous les épaules, ralentit et amortit mon geste. Je ne sens plus le bas de mon corps... Je frappe avec l'énergie du désespoir ! La boue gicle dans l'habitacle ou de ce qu'il en reste de volume hors de l'eau boueuse... La vitre explose, je prends une grande goulée d'air qu'il me faut retenir jusqu'à temps que j'ai ouvert la portière... L'eau s'engouffre par flots ! Il ne me reste plus qu'une poche d'air juste sous le plafond, sous le toit de la voiture... Je happe l'air comme un poisson qui meurt... Je tire sur la poignée ! Ça résiste ! La poignée résiste ! C'est verrouillé ! Je cherche à tâtons le téton de déverrouillage ! Je le lève, je vibre de tout mon intérieur ! Je vais péter un plomb ! La poignée cède, la porte s'ouvre au ralenti, amortie par l'épaisseur de l'eau boueuse... Je m'extirpe de mon fauteuil, de ma chaise mécanique, je quitte, j'abandonne la bulle d'air, ma bulle de survie... mon ultime refuge... je pousse de mes deux bras ! Craquement glauque ! Borborygme monstrueux ! La voiture bascule en avant dans un grincement de sous-marin qui coule ! MEEEEERDE ! Je réintègre l'habitacle de justesse ! La voiture plonge à nouveau... Comme dans un cauchemar je sens la portière se refermer, poussée par une main invisible... Putain ! Mon bras !... La voiture plonge encore un peu plus !... La bulle d'air file vers l'arrière ! Hors de ma portée ! Hors de portée de ma bouche ! L'air de mes poumons m'abandonne ! J'ai ingurgité dans un spasme une mortelle goulée de boue par la bouche et par le nez ! Je suffoque, je tousse et j'aspire à nouveau... Putain ! Ce coup-ci je meurs... La voiture se couche lentement sur le flanc droit, la portière me comprime moins... La portière ne résiste plus, la main abandonne... Dans un spasme je m'expulse, je pousse comme un bébé qui veut naître absolument... Ça tape, tout est flou et rouge... tout est rouge... J'aurais tant aimé encore aimer... J'aurais tant aimé... Alors je pousse et pousse encore comme un poisson qui se

cambre et clapote ouies ouvertes et palpitantes à côté de ce gros con de pêcheur satisfait... J'ai mal. Ma poitrine se déchire... Aides-moi maman !... Flash blanc explosif dans un grand éclaboussement d'écume boueuse... L'air glacé me déchire et le visage et les poumons... Je retiens un cri ! A vingt mètres des phares, les phares du Toy, et le type, là, qui cherche. Je claque des dents, ne plus claquer des dents sinon il va finir par me localiser ! Une seconde voiture s'arrête. Malgré la distance, je reconnais le tueur de la crêperie, son allure de pas propre sur lui. Bulle d'air qui éclore à la surface de l'eau glacée. Réponse immédiate par l'aboiement hargneux d'un pistolet mitrailleur. Sans réfléchir je m'immerge à nouveau. J'hallucine, c'est dingue le bruit que fait l'impact et les traces de balles sous l'eau. Je ré-émerge derrière ma touffe de roseaux. Je claque des dents de plus belle. Le tueur est allé chercher une lampe torche de cinéma américain. Il balaye la surface glauque, exactement comme dans les films... Le faisceau me passe dessus, puis revient... Je ne bouge pas un cil malgré le froid qui me tenaille. Je tremble comme un paludéen grave ! Le type scrute encore la surface pendant des lustres... Et puis enfin...

- Il est clamsé !
- T'es certain –rétorque le tueur qui doute-

L'enfoiré de merde !

- Tu te doutes bien qu'il ne tient pas en apnée sous l'eau depuis plus de 5mn, non ? Surtout avec le froid qu'il fait !
- Il peut-être planqué dans un de ces paquets de roseaux ?
- Bon Dieu regarde –fait l'autre en me braquant si brusquement avec la lampe torche que je n'ai que le temps de plonger face dans la boue pour cacher - face lunaire- mon visage. Encore heureux qu'à mon âge j'ai des cheveux un peu partout sur le crâne !...
- ...
- Merde ! Tu veux y aller voir ou quoi ! ?

Il dénégationne, mais le camarade ne paraît pas totalement convaincu pour autant, il rechigne, l'autre insiste. Ils finissent par lever le camp. Demi-tour bruyant des

caisses qui s'éloignent. Moi je n'en peux plus tant je pète de froid ! Je claque des dents à m'en faire claquer l'émail ! Je vais finir par me disloquer petit bout par petit bout ! C'est pas possible, je vais me perdre un morceau de quelques chose... Je nage –c'est un bien grand mot- je barbegrelotte vers la route. Ça me paraît infini. J'ai mal partout ! Je m'agrippe aux herbes, je ne sais si je vais réussir à me hisser sur la berge. C'est gras et pentu ! J'en ai mare, je n'en peux plus. Le froid me transperce, il me tue... Des phares ! Je vais pour faire signe et puis je renonce et me jette dans le fossé. Malgré mon épuisement et le froid qui me brise, je préfère ne pas prendre de risques... La voiture est passée, deux points rouges qui s'éloignent. Putain, rase campagne... Et puis j'aperçois la lumière d'une petite maison entre deux arbres. Je m'y traîne plus que je ne marche... Trois marches encore, je sonne... Bon dieu ça ne répond pas ! Je sonne encore, j'insiste, des pas. Inquiète une voix...

- Qu'est-ce que c'est ?

C'est à peine si je parviens à chevroter

- Je suis accidenté, tombé dans l'étang avec ma voiture. Ça doit sonner juste, faire authentique car la porte s'entrebâille. C'est une jeune femme qui m'ouvre, jeune, la quarantaine, petite, menue... Elle me dévisage avec stupefaction.
- Mais qu'est-ce qui vous est... Entrez ! Attendez, déchaussez-vous, je reviens ! Et puis elle disparaît... Revient, me jette une serpillière sous les pieds, me tend une serviette grand format. Déshabillez-vous, essuyez le plus gros et puis vous allez prendre une douche très chaude. Sa fermeté me déstabilise, me rassure, brise mes dernières résistances. Ça y est, j'ai les larmes qui coulent ! Je craque bordel ! Je me déshabille, maladroit, frigorifié !...
- Retirez votre slip, je me retourne.

Alors je retire et m'essuie autant que je peux. Puis, les deux pieds sur la serpillière, je me traîne petit pas, petit pas, jusqu'à la salle de bain. Radiateur allumé, la douche coule déjà. Putain j'en pleurerai si je ne pleurais déjà... Ça me fait tellement de bien que ça me fait mal ! Petit à petit, mes tremblements s'atténuent... Je

me frictionne comme un malade. Je finis par retrouver quelques sensations humaines, quelques couleurs...

- C'est fini ? Ça va mieux ?
- Ça va... Moyen, moyen... -réponds-je en reniflant avec autant de retenue que possible...-

Elle rit.

- Qu'est-ce qui vous est arrivé ?

Je lui raconte, tout, par le menu, depuis le début, elle hallucine et je pleure pour ne pas changer ! Ça devient une habitude. Fany, petit Pierrot, sa mère, sœur Marie de l'Enfant Jésus, les jeunes, Marie et Annie, mes inséparables, le héron, et tous les autres... Ça dure,

- Vous voulez appeler quelqu'un ?
- ... Non...

Elle me fait à manger, je mange, elle nous donne à boire un vin rouge à la robe sombre que nous buvons dans de grands verres ballon, je la regarde, je regarde sa maison, elles se ressemblent, les maisons ressemblent toujours aux gens qui les habitent... lumière intimiste, de grosses poutres sombres torturées, de la brique ancienne que la lumière orangée irise, belle cheminée de pierres parcheminées, nombre de tableaux aux murs, des chevaux stylisées manière peintures rupestres... modernes de rouges, de bleus... Il y fait chaleureux. Demeure faite comme un seul espace mais pas vraiment, comme des murs en amorce pour y faire des pièces comme des boxes... Parquet de chêne ciré qui ondule doucement avec les poutres qui le porte... Ça et là des tapis tapis dans des coins d'ombre, des fleurs séchées, quelques miroirs à l'ancienne... Rideaux lourds aux fenêtres...

- Vous peignez ?
- Oui, les chevaux...
- Vous montez ?
- Oui, les hommes et les chevaux...

Je souris

- Mais encore ?

- Je voltige...

J'hallucine moi aussi de la voir si tranquille comme si... Et puis l'épuisement me rattrape, me dépasse, m'assomme. Trop fatigué, je m'abandonne dans des trous qui me hachent et dans lesquels je tombe par saccades... Cassé !... Je lutte, la peur du vide, du noir et de la nuit où mes souvenirs me hantent, me harcèlent, où mes visions me détruisent et le corps et l'âme... A chaque chute je me redresse brutalement... Chute dans l'abîme... Et je sens que ce bout de femme me lève, me force à me lever, je suis sonné, et la fatigue et l'alcool, je trébuche sur la carpeite prise du mauvais pied. Elle m'affale sur un lit... Je tombe comme une masse qui tombe... red out ! raide out

-0-

J'ai dormi un peu sans doute mais si mal, trop visité de carnages, de visages, de terreurs, de corps en flamme, de gestes lents qui s'amenuisent... brouillard épais, entre deux sommeils comme entre deux eaux, je dors depuis quand ? Nuit noire avec des raies de lune à travers les persiennes, même pas ma montre... je me tourne, je touche, je sens, parfum de femme brûlante qui dort. J'entre aperçois, liseré de lune sur sa peau... doucement sa chaleur, doucement la brûlure de son corps si chaud, doucement sa douceur, bruissement de draps d'elle qui s'approche, doucement ses lèvres, et comme une flamme qui me brûle, qui m'envoûte, me fait oublier... Elle me caresse si tendrement... Désir d'elle phénoménal, je bande, animal aux abois... Elle m'embrasse le corps, je lui embrasse, et les yeux, et la bouche, elle s'échappe, m'échappe, descend tout au long de moi, remonte, plante ses mains dans mes cheveux, tire en arrière comme un cheval le mors, elle me mord, je me cambre, arc tendu d'Héraclès qui me tente, je la plante, elle crie, j'aime comme elle crie ! C'est tellement de bien après tellement de mal ! Elle me baise comme un animal, petit animal d'une vigueur infernale, je la baise comme un homme qui meurt. J'aime comme on s'embrasse, j'aime comme nous faisons l'amour, comme son sexe me possède, comme il s'empare de moi, comment sa poitrine sur ma poi-

trine, comment sa langue entre mes lèvres... Et puis c'est con, je débände... Fany brûlée, Fany petit tas de cendre, le regard désemparé de Fany... Je la serre, je lui demande pardon, elle comprend... Je ne connais pas ses raisons de son désir de moi mais j'ai aimé ses raisons sans raison...

-0-

Lumière douce à travers les volets, des volets à claires-voies qui nous font des raies de lumière de cinéma... Il fait soleil dehors, un soleil d'automne avancé... Grincement de porte, elle entre un plateau entre les mains...

- Café ? Chocolat ? –me demande-t-elle en souriant-
- Ce matin ? Chocolat... Comment tu t'appelles ?...
- Moi ? Julie.

J'adore ça, « Julie », c'est un nom de peintre cavalière. Elle pose le plateau sur le bord du lit et ouvre les volets.

- Merci Julie, jamais je ne pourrai...
- Jamais tu ne pourras rien du tout -Me coupe-t-elle. On est quitte, nous ne nous devons rien d'autre que nous.

Je trouve sa réponse magnifique. Je lui souris.

- La gendarmerie est passée ce matin pour l'accident... J'ai pensé que c'était mieux de ne rien dire sur ta présence ici ?...
- Tu as bien pensé Julie.
- Que vas-tu faire ?
- Je n'en sais rien, je suis paumé !... Je n'ai vraiment rien d'un aventurier tu sais ? Je suis complètement dépassé, vraiment terrifié.
- Appelle la police ?
- Tu plaisante Julie, pour quel résultat, pour quelle protection, pour quel carnage encore ? Ils sont, soit incapables, soit dans le coup. De toute façon il n'est pas question que je les appelle.

Julie se tait. Je déjeune en silence. Je goûte ce chocolat-chocolat chaud. Je me régale des croissants. Juste comme je les aime, dorés et craquants... Le numéro de téléphone ! Bon dieu le numéro de téléphone que m'a donné Georges juste avant le carnage...

- Julie, tu as mon pantalon ?
- J'ai fait une machine...

Je m'effondre à l'intérieur de moi comme un Gibraltar qui s'effrite et ça doit se voir car elle s'empresse d'ajouter :

- Il y avait un papier dans ta poche, un numéro de téléphone...

J'ai comme un grand frisson de volupté qui me couvre voluptueusement, je peux finir d'avaler ma bouchée de croissant restée en travers de la gorge... Je déglutis.

- Tu es une perle, Peintresse.

Julie souris. Elle se lève, T-Shirt court, plan magnifique sur son fessier musclé... Elle n'a pas de culotte Julie... Je finis ma dernière bouchée, m'essuie les lèvres et repousse le plateau, repu.

- Tiens, il a bien pris l'eau mais il reste lisible...

Cox, c'est donc dans le coin.

- Tu veux appeler ?
- Non non, pas question, on pourrait identifier l'appel, Je n'ai vraiment pas envie de te mettre dans le coup. Ça je ne le veux surtout pas ! Surtout plus...

Il y a une cabine dans le coin ?

- Oui, au village à deux km, tu veux que je t'y emmène ?

Je réfléchis. Et puis soudain ! Bon dieu les tueurs, ils vont avoir appris que je ne suis pas mort... A coup sûr c'est dans les journaux, radios et TV.

- Tu captes France Info ici ?

Elle rit.

- C'est pas le bout du monde tu sais ? Ici. Me dit-elle en allant chercher un transistor à la cuisine. Car il y a toujours des transistors dans les cuisines...

C'est la fin d'un tour d'infos. Nous attendrons le prochain. Je m'allonge, elle se blottit dans mes bras... Petit câlin d'attente... C'est doux... Sa peau est douce... Ses lèvres... Finalement nous laisserons passer deux tours d'infos...

« Toulouse, le carnage continue » J'interromps nos caresses... « Hier en fin d'après-midi à la caserne Niel s'est déroulé un acte d'une barbarie inqualifiable à la suite duquel ont été dénombrés dix morts et un disparu. Ces victimes avaient été rassemblées par ordre du Préfet dans cette caserne momentanément désaffectée, suite à la tuerie de la Crêperie de la place des Puits Clos à Toulouse. Nous apprenons à l'instant que cette nuit un des deux véhicules des agresseurs aurait été retrouvé dans un réservoir naturel près de Cadours. Après 2 heures de recherche dans les eaux boueuses de ce réservoir, les recherches ont été abandonnées. A priori la police mettrait ces deux affaires en relation, en raison de la présence d'armes automatiques, de grenades et d'un lance-roquettes trouvés à bord. Nous ne connaissons pas à cette heure les causes de cet accident ni l'identité du conducteur. Elections partielles à... » Je coupe le son. Ils sont donc au courant que je m'en suis tiré !... Gros coup de déprime. Merde ! Dans la poisse à nouveau ! Je ne m'en sortirai donc jamais !... Et puis je vois ces perruques posées sur ces têtes blanches de coiffeurs, sur ces têtes insipides en polystyrène...

- Julie, Tu me prêterais une de ces perruques ?

Elle me regarde interloquée et éclate de rire.

- Tu veux mettre ça ? Tu plaisantes ?

- Pas du tout petit cheval fougueux.

- Mais tu ne seras pas crédible ?

- Que tu crois ! Et puis de toutes façons, c'est ma seule chance pour qu'on ne me reconnaisse pas... Tu n'aurais pas un rasoir en plus ?

- Et tu ne voudrais pas que je te bourre le cul non plus ?

Là c'est moi qui interloque ! Elle rit de bon cœur très fière de son effet.

- C'est mon frère qui disait ça...

- ...

Je me rase. J'ai tout de même une sale gueule. Je suis marqué, cerné, et la fatigue fait pousser la barbe vitesse grand V...

- Tu veux du fond de teint ?
- Non, du rouge seulement.

Elle me maquille. J'aime comme elle me tient le visage, douce, ferme avec sa précision de peintresse...

- C'est vrai que t'es jolie ! -me dit-elle-
- C'est ça, fous-toi de moi... Mais tu sais, t'es jolie aussi...
- Non non, je ne plaisante pas, si j'étais goudou, je crois que tu me toucherais !
- Mais je te touche déjà...-une main sur ses fesses-

Je me regarde dans la glace. Enfile la perruque qu'elle ajuste...

- Alors ?
- On s'y croirait...

Je l'embrasse... Aïe ! mon rouge à lèvres...

-0-

La cabine. 5 mètres du trottoir. Merde, je n'ai pas de carte !

- c'est ça que tu cherches ?

Il ne s'en faut que d'un cheveu que je l'embrasse ! Bravo pour la discrétion ! Il ne manquerait plus que ça ! Des goudous en goguette !

J'ouvre la portière. Je descends. Je dois vraiment avoir l'air d'un homo grande classe avec mes vêtements d'homme ! J'approche de la cabine. Un type finit de téléphoner. Rentre sa carte et se retourne pour ouvrir. Je manque m'évanouir, c'est le tueur de la crêperie. Le tueur calme, celui qui ne s'émeut pas, celui qui tue sans baragouiner ni barguigner d'ailleurs. Il me sourit, j'ai le cœur qui s'affole dans ma poitrine, je me vide ! Je sens des filets glacés me ruisseler sous les aisselles... Bon Dieu ! Comment se fait-il que je n'ai pas repéré sa voiture ! Je m'engouffre dans l'aquarium. Je suis en nage, ce qui dans un aquarium est la moindre des choses. Je

le suis du regard. Bordel, une Golf grise ! Et pourquoi pas une Dedeuche tant qu'il y est ! Il se désintéresse... Je compose... Ça sonne... deux fois... trois fois...

- Allô ?

Une voix de femme, voix de fumeuse, grave, rugueuse, une voix à la Macha.

- Bonjour, c'est Georges qui m'a donné hier après-midi votre numéro...

- ...

Ça me vient comme une lampe qui s'allume !

- Pierre

- Pierre Dourgain ?...

Je vais pour corriger, je me retiens de justesse...

- Je vous attendais justement. Donnons-nous rendez-vous demain matin 9 h...

S'ensuivent des indications d'itinéraire... C'est à cinq bornes... Et elle raccroche.

Je reviens à la voiture. La Golf a bien disparu. Je respire un peu...

- Tu sais, c'était bien, et cette nuit et tout à l'heure... -me déclare-t-elle sans préambule.

Je la regarde, elle a les yeux qui brillent, j'ai un cœur énorme d'un seul coup...

- Moi aussi j'ai aimé...

- Qu'est-ce qu'on fait ?

- Un p'tit chouia comme cette nuit et tout à l'heure peut-être ?

Elle me jette un regard de doute...

- Bon Dieu démarre, je ne peux pas te rouler une pelle ici !...

Elle démarre. Je me tiens sagement, un peu raide, juste une main sous sa jupe, un peu...

- Alors ? -me demande-t-elle ? -

- J'ai rendez-vous demain matin, tu peux m'emmener ?

Elle me regarde en coin, elle sourit, elle mouille... Moi aussi...

Nous mangeons, c'est notre dernière soirée avant ? Avant... jamais ?... Alors petits plats dans les grands, repas aux chandelles, lumière tamisée, un blues déchirant d'Aretta Franklin, une bonne bouteille comme une vieille habitude déjà qui nous

fait des reflets chatoyants dans ses grands verres si fins et dans nos yeux. Je profite à deux cent pour cent de ces instants trop rares, de ce calme d'avant la tempête ou l'incertitude de demain... Je ne puis m'empêcher de penser à l'après, à ce coup de fil, à cette femme qui m'attend... et puis Fany, son terrible regard, sa douleur, sa peur, sa détresse, mon impuissance et moi avec Julie, dans la maison de Julie, dans le lit de Julie, à la lueur de ses chandelles de cire blanche, dans le calme de cet antre, sa douceur à l'intimité troublante...

- Ça va ?
- Tu sais, ça va comme ça va... Magnifique et pas terrible...
- Tu veux qu'on aille au...
- Non, j'aimerais... Qu'on aille au lit, finalement...

Elle sourit...

Je n'avais pas envie de me lever, dormir, dormir encore...

La route est mauvaise, rugueuse, accidentée...

Trop bien dans ses bras musclés de cavalière émérite... Nous reverrons-nous jamais ?...

A droite, c'est à droite, mais elle connaît...

Blottie, nue, brûlante dans mes bras, tout contre moi, contre mon ventre son cul magnifique, contre mes cuisses, ses cuisses... mais il était l'heure qu'on se bouge, je n'en avais tellement pas envie...

- Regarde, là, derrière ce bouquet d'arbre, c'est là au 21.

Clignotant, elle rétrograde tout en freinant. Tout en vrac et dans le désordre...

- Je descends avec toi ?
- Non, il vaut mieux pas. C'est déjà bien trop que tu connaisses cet endroit.

Je l'embrasse tout en ouvrant la portière, craquement sinistre dans ma nuque...

- Aïe ! Merde ! Mes cervicales !
- Adieu vieillard malingre ! –se moque-t-elle gentiment...

Je m'éloigne en direction de la maison. Pas d'étage, petit jardin coquet. Des feuilles... Porte en vieux chêne sans fioriture. Sonnette, donc je. J'attends, pas longtemps... Pas de pas, son de serrure huilée qu'on tourne...

- Bonjour ? C'est la voix...

- Bonjour, Pierre Voyard...

Je lève la tête et mon regard tant elle est grande. C'est une belle femme. La cinquantaine peut-être... Des cheveux gris cendrés, des yeux gris sombres, presque anthracites... Mince, racée... Mais grande... Lunettes ovales d'intellectuelle.

- Geneviève Grand, entrez, Pierre.

Je la suis. Démarche de femme du monde toute de noir vêtue. Elle me désigne un siège. C'est un fauteuil pour géant, tout dans cette maison est à sa taille...

- Je suis cette affaire depuis le premier jour. Comment Georges est-il mort ?...

Je tique, elle me prend au changement de pied.

- De brûlures lors de l'attaque d'avant hier Madame... Nous ne nous connaissons qu'à peine...

Le silence s'installe, une âme passe comme une grande silhouette...

- Il a été mon ami, puis mon amant, et puis mon mari –me dit-elle en souriant.

Lumière pâle de sourire...- Nous nous sommes séparés il y a 20 ans...

- ...

- Georges vous a-t-il dit à qui vous avez affaire ?

- Pas à un tueur fou ni à un tueur en série...

Silence... J'aurais tant aimé qu'elle me dise « si »...

- Mafia ?

Qui ne dit mot consent... Je me sens subitement très mal ... La mafia, la pire des choses... La pieuvre... Et dans la pieuvre il y a quelques chose qui adhère, colle, aspire. Dans pieuvre il y a la notion de « ventouses ». La pieuvre, ce mollusque au bec qui accroche et qui déchire, ce mollusque qui ne lâche jamais sa proie. Il y a toujours un tentacule pour prendre le relais de celui qui lâche... Ces types ne me lâcheront donc jamais jusqu'à ce que mort s'ensuive. Je me sens irrémédiablement piégé ! Je vais devoir jouer les fugitifs à perte de vue, à perte de vie, sans jamais

pouvoir me reposer, sans jamais pourvoir me confier à quiconque de peur de trahisons systématiques... Je suis subitement très mal et mon malaise se sent...

- Pas la mafia vraiment ou directement, mais je ne sais si c'est pire...

Je l'embrasserais si j'osais. Pour moi, il ne peut y avoir pire...

- Alors c'est quoi ?
- Corruption par l'icelle de hauts fonctionnaires de police... Au plus haut niveau... Vous avez peur ?
- Peur ? Vous plaisantez ? Je meurs de trouille, je me fais dessus ! Je transpire, je sue, je m'inonde !... Peur ? Vous rigolez ? Je défaille, je m'évanouis... Ne voyez-vous donc pas que j'ai une tête d'anti-héros ? Ecrire l'histoire, je veux bien, mais avec un ordinateur ou un stylo, peut-être, mais pas avec mon sang, même pas une goutte !... Ai-je une chance seulement, une seule, une unique chance de m'en sortir ?...

Elle me regarde, prend son temps...

- Dois-je être honnête ?

Putain qu'elle est merdique sa réponse qui sent déjà la puanteur de la mort, les vers et la raideur cadavérique à plein nez...

- Au point ou nous en sommes, soyez...
- Aucune...

Craquement sinistre d'une montagne s'écroule, rochers, gravats, des cailloux qui déboulent... La terre s'ouvre sous mes pieds. Je m'ébroue... Tout à coup j'ai des glaçons plein le slip et mes joyeuses se font ridicules et fripées comme de vieilles dames d'âge incertain. Elles n'ont de joyeuses que de plaisants souvenirs.

- Il faut biaiser Pierre.
- Pardon ?

La dame éclate de rire.

- « La dame » vous dit ; Il faut « biaiser » Pierre...

J'en rougis presque.

- Mais vous n'êtes pas venu seul et elle attend dans la voiture depuis un bon moment. Soit vous la renvoyez maintenant, soit elle rentre...

Merde ! Encore une décision à prendre. Ras-le-bol de devoir décider de la mort de ceux que j'aime... Et Fany, et Julie qui ne m'a rien demandé... L'ont-ils repérée ? Si oui, elle est déjà morte... Sinon, elle a sans doute plus de chance de survie en sortant d'urgence son nez de ce merdier...

Julie m'attend patiemment dans la voiture en écoutant la radio.

- Tu as écouté la radio ?
- Alors ? Elle est belle ?
- T'est déjà merdeuse Julie... T'as écouté la radio ?

Elle rit.

- Je plaisantais, Dom Juan un peu minuscule ! Oui, j'ai écouté la radio. Rien de neuf...
- Ne plaisante pas, Julie. Tu es dans la merde... Je t'ai foutu dans la merde...

Son regard se fait grave.

- Tant que ça ?
- Oui, tant que ça...

Et je lui explique...

Elle m'embrasse avec sa langue et tout... Et moi, comme un miraculé, je bande...

Je la repousse doucement.

- En choisissant le meilleur du pire, je n'ai pas le choix, me dit-elle.
- Viens !

Lorsque nous entrons tous les deux, notre hôtesse a les yeux qui brillent...

- Bonjour... Fait-elle.
- Julie... fait Julie.
- Bonjour Julie. Nous n'avons pas de temps à perdre. J'ai ... hum ! un minimum de renseignements sur vous et je vous sais fiable... Vous savez vous servir d'armes Julie ?

Etonnante entrée en matière qui étonne mais ne décontenance pas Julie pour autant.

- Mon père m'emmenait à la chasse. J'aimais pas tirer au 12 à cause de mon petit gabarit, ça me faisait des bleus plein l'épaule.

- J'ai des armes sans recul... Vous savez, l'armement fait des progrès constants...

Elle cause d'arme mieux que de couture cette dame...

- J'ai aussi posé des mines avec mon père pour casser des rochers

C'est pas une femme cette mirgue, c'est un tueur-né !

- Et vous Pierre ?
- Moi je jouais aux cow-boys et j'étais super fort au pistolet à amorces... Non, je blague, quoique... J'étais assez bon à l'automatique 22 long dans les foires, je gagnais tout ce que je voulais...
- Faire un carton et tirer sur un homme, ça n'est pas tout à fait la même chose...
- Je fais le malin mais je sais.
- Venez...

Nous nous retrouvons immergés dans l'univers incroyable d'une cave surréaliste, Jamesbonesque avec des monceaux de caisses notées « explosifs », « armes de poing », « détonateurs HF », de plastic « T4 » et autres « lance roquettes ». La cave du parfait petit bricoleur de morts violentes et subites... En sus, pléthore de moniteurs vidéo et informatiques et de tableaux électroniques de toutes sortes.

- Mais que faisait donc Georges ?
- Colonel des forces spéciales de la police...

Julie roule des yeux comme des billes de loto. Sourire béat, elle regarde, soupèse, déculasse, ajuste comme un tireur d'élite. Vise un oiseau imaginaire, fait poum ! Et moi, j'ai l'air d'un con...

- Et ces moniteurs vidéo ? M'enquis-je ?
- Un gadget à Georges. Tous ces moniteurs sont raccordés à des caméras infrarouges et l'ensemble est automatiquement commuté par radar de même type sur ces trois moniteurs finaux. Ce dispositif est en sus équipé d'un système anti-leurre.

Moi j'hallucine complètement.

- Ainsi je savais parfaitement que vous n'étiez pas seul, mais en plus, l'ensemble du terrain qui nous entoure est truffé sur un rayon de 500m autour la maison de mines à déclenchement HF pilotées d'une part depuis cette cave mais aussi depuis le salon. Mais remontons. Nous allons manger quelque chose... Nous ferons ainsi un peu mieux connaissance...

Je suis totalement abasourdi. Le matos semble plaire à Julie qui éprouve quelques difficultés à s'extraire de l'antre. Lascive, elle caresse en sortant d'une menotte furtive quelques canons luisants comme des dards lubriques pleins de promesses à venir.

- Ce qui va se passer, –Nous confie cette dame au port altier tout en remuant son café avec manières et attention afin qu'il ne s'en verse sur la sous coupe de porcelaine blanche finement ornée d'un liseré d'or fin- Les officiers incriminés vont trouver une raison quelconque pour justifier l'attaque de la maison. Cette raison en sera vous, Julie ou moi-même, ou toute autre qui leur semblera opportune. Qu'importe ! . Ils vont le faire en nombre avec un armement superfétatoire. Dès que le système de défense active aura détecté leur approche et qu'il l'aura identifiée comme suspecte, celui-ci enverra automatiquement un mail par satellite à tous les médias, presse, radio et télé d'Europe. L'avantage d'Internet est qu'une fois le mail injecté sur le réseau, plus rien ne peut l'arrêter. N'oublions pas que c'est uniquement pour cela qu'il a été créé par l'armée américaine, le pouvoir de donner l'ordre en n'importe quel point des Etats Unis d'Amérique de déclencher la guerre nucléaire sans qu'il y ait possibilité de l'interrompre ou de contrecarrer cet ordre...

- Mais le téléphone, ils peuvent couper le téléphone ?
- Cher Pierre,

Me fait-elle comme à un enfant qui dit des bêtises

- Nous userons d'une liaison cryptée et transmise par satellite.

Mais c'est... Bien sûr ! C'est évident !

Julie jubile. Elle me triture la main sous la table à chaque bonne nouvelle (sic). Ce bout de chose ridicule qui me malaxe va finir par me faire peur. Je ne la comprends plus. Je regarde Julie qui me regarde comme une enfant qui découvre ses poupées Barbie au matin d'un vingt cinq décembre... Mais les jouets à Julie sont des « sème la mort »... Je regarde les poupées rouge sang à Julie dispersées aux quatre coins de la pièce : lance-roquettes, fusils lance-grenades, caisses de munitions, pistolets-mitrailleurs. Chaque fenêtre est équipée de volets roulants blindés à fermeture électrique télécommandée que pilote de main de maître l'ex femme maîtresse de mon presque ami défunt... Pénombre dans la pièce de l'ombre qui descend des volets qui roulent... Subsistent trois meurtrières horizontales, une pour chacun.

OUIIIIN... OUIIIIN... OUIIIIN... OUIIIIN... OUIIIIN... ! ânonne la sirène hystérique ! Claquement sinistre et silencieux des verrous de la porte d'entrée à déclenchement électromécanique auto-déclenchés. Les volets ont un sursaut. Ils se verrouillent en position entre-ouverts. Bruit de moteur qui tousse et démarre, le générateur électrique de secours. Geneviève très calmement interrompt l'alarme.

- Ils sont à deux kilomètres. Ils vont je pense prendre du temps pour arriver jusqu'ici. Ils doivent un tout petit peu se méfier connaissant Georges...

Puis elle reprend l'air enjoué.

- Les enfants, la guerre, c'est comme la danse, un alcool fort pour nous mettre en train et nous désinhiber un peu ne sera pas de trop.

Pour ma part ça n'est pas « d'un alcool » dont j'ai besoin mais de trois bouteilles au moins afin d'épancher la peur et la soif de la peur qui me taraude... Large panneau qui glisse. Derrière, des bouteilles mais aussi six moniteurs de surveillance allumés nous font découvrir les abords de la maison. Le jardinet, les rosiers en hautes haies, la route qui serpente... Elle avait raison. Trois bips sonores et nouvelle image sur le un dont un témoin rouge clignote afin d'attirer notre attention. Non d'un chien ! C'est une cohorte de blindés légers qui s'amène... Et un grand con, debout dans une tourelle offrant à l'adversité et à la grenaille sa vaste poitrine cliquetante de quelques médailles éparses... Mais le grand con est sans doute pris

d'un doute. Il dodeline et rentre... Grande rasade de whisky. J'ai une peur à boire du pétrole !

Je regarde Julie. Elle est subjuguée par l'image ! Elle malaxe consciencieusement le canon de son fusil lance grenades... Julie est une malaxeuse...

- Le plus important est de viser tout ce qui brille, c'est à dire en priorité les gradés... Nous confie l'hôtesse sur un ton de conversation badine...

J'ai l'impression d'être dans un mix de western, de bonderies délirantes et de guerre des années quarante...

Je me sers un nouveau verre d'une main peu sûre.

- Du calme Pierre. -m'intime Geneviève doucement.

Je lape à peine.

Trois bips à nouveau. Clignotement au-dessus du moniteur 2. Des mecs en noir, rangers et cagoules déboulent et s'embusquent... Même comportement, même tenues et même tueurs qu'à la caserne Niel... Un bulle de haine m'étreint ! Je revois dans un flash orangé et Fany et petit Pierre et Georges, et les filles, et le sang, et les gravats qui fument... Putain Fany, putain petit Pierre... Tout d'un coup d'un seul la peur me quitte comme nous quitte parfois une violente envie de pisser. Une lampée encore, pour la route, et je me lève. Je m'approche de Julie, je l'embrasse doucement...

- Pourquoi tu pleures Pierrot ?...

Je ris comme un hoquet, lui prend la main, l'embrasse et la serre... Je regarde Geneviève qui nous regarde. Je pousse mon fauteuil vers la fenêtre. Deux autres fauteuils se déplacent de concert. Geneviève s'empare d'une télécommande et la dirige vers le tableau. Après la lumière, le son... Top qualité, on se croirait à la télévision, à un mach de tennis ! Service !

- Granger, faites déployer les hommes sur un rayon de 150m autour de la maison, avec cette folle on ne sait jamais... Geneviève me jette un œil amusé. Nous nous regardons. Yea ! fait Julie en lançant son poing en l'air ! Moi je n'en pense pas moins. Geneviève a forte réputation...

- Voilà comment ça va se passer –docte notre hôtesse de blockhaus dans une sérénité absolue- une fois qu'ils seront en position je déclencherai l'explosion des mines sur le rayon cent cinquante. Normalement ça va foutre le bordel.

Je tique à ces mots incongrus dans sa bouche. Elle sourit et continue imperturbable.

- Une fois parfaitement désorganisés, des chars dans tous les sens qui s'entrechoquent, alors qu'ils tenteront de se replier, nous ferons alors exploser le rayon situé en lisière. A nouvelle destruction ?... -attend-t-elle, comme une institutrice à l'école-... nouvelle panique !

Nous suivons avec Julie comme des élèves appliqués. Un regard à sa montre, un coup d'œil aux écrans...

- C'est imminent. Ils vont lancer l'assaut. Après le grand foutoir, respirez un grand coup et tirez sur tout ce qui bouge. Ne vous posez pas de questions... Notre seule chance est qu'il y ait quelqu'un à cette heure devant un écran d'un journal, d'une radio ou d'une télévision...

Un long silence s'ensuit entrecoupé du claquement répétitif que fait Julie inépuisable qui s'entraîne à changer son chargeur de pistolet mitrailleur... Nous attendons dans un bruissement de broussailles, de rosiers qui s'accrochent aux treillis...

- Un chien de garde, ça gueule. Les rosiers sont bien pires que des chiens de garde. Ils n'aboient pas, ne font pas partout mais accrochent, griffent, déchirent et ça énerve, ce qui est très mauvais pour le moral des troupes...

Jurons étouffés dans le haut-parleur...

- Maintenant ! –dit Geneviève- Baissez vous !

Je regarde les deux femmes se jeter au sol. J'ai comme un temps de retard, d'incompréhension ? D'hésitation ultime... Je récupère la bouteille sur la table à apéritif. Je l'ai à peine saisie que s'ensuit une suite brutale et ininterrompue d'explosions violentes. Ridicule jusqu'au bout, j'en choisis de mon fauteuil. Les blindés légers regrettent amèrement de ne pas être des blindés lourds ! Une vitrine explose. Razzia sur les étagères... Je n'en ai pas laissé tomber la bouteille pour

autant. Je l'abandonne et roule près de « ma » fenêtre. Comme dans un film de cinéma, je m'appuis assis dos au mur. Autant se la jouer grandiose... Je me regarde, me contemple, me vois vêtu de treillis rayé le visage barbouillé de noir. Je m'applique jusque dans ma gestuelle...

- Elle est solide ? –fais-je en montrant le plafond... (ça fait militaire en diable !...)

Geneviève me répond d'une moue qui peut tout signifier. Finalement ça me rassure... Je jette un œil dehors. Quelques explosions encore. Des ordres et contres-ordres fusent à tort et à travers. C'est le vrai foutoir dans le camp adverse. Les engins manœuvrent dans le désordre le plus absolu, dans un bruit infernal de soupapes qui s'affolent, de boîtes qui craquent, de tôles qu'on maltraite, de moteurs emballés. Scène de film comique troupier, il y en a dans tous les sens. Les mecs dans les rosiers jurent comme des charretiers. Nul galonné à l'horizon. La fumée et la poussière commencent à pénétrer par nos meurtrières.

- C'est maintenant ! -crie Geneviève par-dessus le foutoir sonore qui tonitruue. Calmement elle presse le bouton de la télécommande et c'est reparti pour un tour. Ça pète juste à l'instant où les premiers véhicules vont atteindre la route. C'est la débandade, mais c'est aussi la haine des rats pris dans la nasse... Ou dans le piège à rats, peut-être... Julie posément, fait des cartons par la fenêtre. Le fusil d'assaut tressaute dans ses mains. Elle ahane comme un joueur de tennis au service à chaque coup qui part ! Deux tirs de canons au but. La maison s'ébroue, tremble sur ses fondations. 2 mètres carrés de plafond dégringolent sur la table basse ! Julie ne cille même pas, elle tire, Julie, posément, avec une application de petite fille sage qui colorie des images à colorier de petits lapins qui dansent... Encore mes acouphènes... Geneviève regarde le tableau. Autre témoin qui clignote. Nous n'avons même pas entendu la sirène dans ce bordel ambiant.

- Pierre ! Nom d'un chien ! Le mel n'est pas parti ! Il y a un problème ! Première à gauche dans le couloir !
- J'y vais ! -gueule Julie- ! Je suis plus près ! –crie-t-elle en bondissant comme un cabri. Je hurle ! Je n'ai même pas le temps de hurler que mon

« Julie » me rentre dans la gorge... Flash rouge sur son flanc ! Mon cabri pi-rouette cacahouète. Julie ma belle Julie virevolte et tombe face dans les gravats de plâtre blanc... Et son sang doucement qui coule...

- Pierre ne bougez pas ! M'intime Geneviève...

Je me fige dans mon idée de geste...

- Ne faites pas l'imbécile Pierre !

insiste-t-elle avec un ton dont le calme me cloue

- Allez à l'ordinateur, il y va de notre survie et de celle de Julie !...

Dans une fraction de seconde qui s'étire d'un effet numérique haché je vois le sang de Julie qui coule comme une lave qui hésite... Je me lève en jurant des « Putains de Bordel de Merde » ! qui me propulsent dans le couloir. Des impacts de balles étoilent les murs étiolés. Des impacts au plafond me crépissent de plâtre. Un lustre choit dans un bruit de verre qui se pile ! Je fais face à la porte, je l'ouvre d'un coup de pied... Finalement je suis assez bon dans le genre... Bordel le matos ! Ordinateurs, disques durs amovibles, extractibles modulaires. Des convertisseurs analogiques-binaires, des onduleurs en cascade, des tours multiprocesseurs, des maîtres, des esclaves, des serveurs, des terminaux, des périphériques, et là, ce merdier éteint, que j'allume ! Et pendant ce temps, les murs se décrépissent, les plafonds s'effondrent, les ampoules explosent une à une pendant que je REZette les tours à tour de bras...

- Pierre ça vient ? Bon Dieu bougez-vous !

Les écrans bleus deviennent noirs, et puis bleus, et puis noirs, et puis bleus encore... Suite de code... Forte explosion, les lumières oscillent et l'informatique cille aussi, mais l'informatique tient !... Pass Word ? dit la machine !...

- Merde ! Geneviève ! Le mot de passe !

- 421georges421

Et pourquoi pas « pinard » ou « rôteuse » tant qu'ils y étaient ?...

Explosion encore... Je le saisis le code... « Enter » ! Des secondes qui durent des plombs ! Je tousse de la poussière et de la fumée... Dehors ça pète toujours.

Maintenant des mines à proximité de la maison. Ils tentent des percées les cons ! Ça y est ! Le texte du mel ligne à ligne s'affiche sur l'écran !

- C'est parti Geneviève !

Ils sont morts ces cons, ils l'ont dans le fion ! Maintenant il faut durer ! Putain il faut durer ! Je repte à nouveau jusqu'au salon. Il y a cinq bons centimètres de gravats au sol. Geneviève la noire est blanche de la tête aux pieds. Julie, inerte toujours. Son sang à peine tache le plâtre qui le boit... J'attrape au passage son fusil d'assaut par le canon. Je gueule, il est brûlant ! Julie a tiré comme une malade. Des monceaux de douilles jonchent et émergent encore de la couche de plâtre... Dans la poussière à travers la meurtrière, trait blanc de lumière insupportable. Trois silhouettes noires... Comme à la foire... Je ne tremble même pas... J'aligne, doucement le doigt... Choc violent ! Putain mes acouphènes... En plus j'ai pris une beigne. J'entends deux tirs près de moi, c'est Geneviève qui aligne à son tour. Mon mec s'effondre comme au cinéma d'avant ces mecs qui virevoltent en mourant. Il tombe, quoi... Ni honte ni remords... Simplement une haine farouche qui me ronge... et le suivant s'appelle Julie ! Et puis le suivant encore, Fany, et puis Pierrot ! Je me les ferais tous, un à un, comme à la Foire du Trône... J'enfile les chargeurs comme d'autres des perles... Je tire, et plus je tire, et plus une excitation malsaine m'envahit comme une étreinte folle qui me monte du ventre ! Mais bordel je suis malade ! Pour un peu je jouis ! Et plus je tire et plus j'ai envie de tirer, et plus il en tombe et plus je rêve d'en faire tomber ! Dernier chargeur, je jette le fusil et m'empare d'un pistolet mitrailleur. Et là c'est l'enfer qui tonne ! Aboiement rageur de rafales courtes et je vois ces connards noirs comme hachés, comme coupés en deux... Et je jubile et je me fais horreur ! Mais je tire chargeur après chargeur. Mes réflexes s'éduquent, automatismes de la gestuelle... Rafale ! Tintement des douilles qui tombent ! Rafale ! Courte rafale ! Pression sur l'éjecteur, le chargeur qui tombe, claquement du nouveau chargeur et puis rafale à nouveau, et les connards qui fatiguent, les connards qui s'enlisent, connards de cinq tonnes qui s'enfoncent dans la mort... Accalmie... Geneviève me regarde, hébétée... J'ai la respiration courte, et puis les larmes, et puis les larmes encore ! Et que j'ai la haine,

et de ma vie, et de la mort ! Nous respirons l'odeur de poudre, de plâtre, de sang et de mort. Dehors le silence... Nos respirations hachées qui sifflent, plaque de plâtre qui tombe dans un « pouf » étouffé dans l'épaisseur des gravats au sol... Crépitement du poste d'écoute... Bip Bip Bip lumineux et sonore au-dessus d'un moniteur... Image de France 2 ! Tête de loufiat d'un journaliste gominé...

- Flash spécial ! Nous venons de recevoir sur nos ordinateurs un e-mail en provenance du domicile de l'ex-compagne du colonel Georges Boisseron des forces spéciales, décédé avant-hier après-midi dans la tuerie de la caserne Niel à Toulouse... mais le plus étonnant est que vous voyez derrière moi en direct les images du carnage épouvantable qui se déroule en ce moment même sur le site de son domicile...

Geneviève se jette sur la télécommande et la voix du journaliste enfle soudain d'étrange manière. La voix fuse à travers les meurtrières, amplifiée par un dispositif de sonorisation extérieure à la limite du larsen, les toniques amorcent. Alors que des images vignettes basse résolution du jardin l'ont chassé du poste, le journaliste n'en continue pas moins imperturbable mais en off...

- Les forces d'attaque en question seraient menées, selon nos informations, par deux hauts fonctionnaires de la Police Nationale et de la Police des Polices. Il s'agirait, toujours selon nos sources, de fonctionnaires corrompus par la Mafia dans une énorme histoire de blanchiment d'argent représentant des sommes théoriquement considérables...

Je me penche sur Julie... Elle respire encore, mais mal... Je lui caresse doucement le visage... J'en ai marre de leurs conneries et de leurs morts... J'en ai marre de vieillir si vite, j'en ai marre de cette fureur permanente...

- Nous apprenons à l'instant que vingt sept chaînes de radio et télévision rien qu'en Europe sont en train de relayer ces informations et ces images ».

A l'extérieur plus rien ne bouge... Geneviève redevient la dame noire... Elle s'ébroue, s'époussette... Se saisit d'un micro... Coupe le son de la télé...

- Messieurs, vous avez entendu les nouvelles... Je vous suggère de déposer vos armes... Veuillez envoyer de toutes urgences un médecin, nous avons

une jeune femme gravement blessée... Pour le reste, je vous invite à vous rassembler, à vous réorganiser et à vous tenir à la disposition de la police et de la justice...

Et puis il y a eu ce bruit de bottes... de santiags... Je fais signe à Geneviève, « silence »... Coup d'œil par la meurtrière... Je lui fais signe, « la porte », ce que. Trait de lumière qui s'épanouit lentement, je ramasse le pistolet mitrailleur, change le chargeur, engage une balle dans le canon... C'est fou ce qu'on apprend vite... La porte s'ouvre encore, culasse en arrière... trait de lumière blanche poudreuse de grains de poussière qui dansent... Je reste dans l'ombre... Et là, l'ombre de cette gueule de porteur de fusil à canon scié... Son imper crade, il est mal en point... Je l'interpelle d'un « Ho ! » sonore. Il tourne la tête vers l'ombre de l'antre... Discerne mal... Cligne des yeux... Penche la tête un peu...

- Hé ! L'homme qui tue !... Te souviens-tu du mec qui dégueule ?... Il ne comprend pas, il est sonné. Et puis si, il comprend. Je m'avance dans la flaque de lumière blanche... Il ne cille pas... Alors je commence... Je crie ! comme dans une implosion funèbre...

- Fany ! Ma femelle animale aux yeux de folie !... Rafale sèche comme une toux sèche de vieillard chenu ! Son genou gauche éclate !... Escarbilles d'os, de cartilage, de sang... ! Il s'affale en hurlant comme un foc qui mollit de l'absence du vent, il faseille et choit. Roule sur le flanc dans la poussière qui vole faisant un petit champignon anatomique...

- Pierre ! Me crie Geneviève. Ne faites pas ça ! C'est fini, laissez la police s'en occuper !

Je ricane, aigre et jaune... De la bile de rire... Et je crie encore !...

- Petit Pierre ! Tu sais, cet enfant coquin aux lunettes de petit homme !... Rafale de roquet qui tressaute !

- Un genou après l'autre !

Son mollet fait un angle étrange avec sa cuisse... Viande rouge qui saigne... Oh ! Putain que ça doit faire mal !

- T'as du bol connard, t'en as que deux ! Toi t'en as tué sept !

- Pierre Nom de Dieu, arrêtez ! me crie Geneviève. Arrêtez ! Il ne vaut pas que vous risquiez la taule !

Je n'écoute pas, je n'écoute plus, Qu'en ai-je à foutre de ses suppliques de pitié merdique ! Je ne suis plus qu'un bloc de haine rance d'avoir trop attendu !

- Julie ! Mon amante tueuse !

Rafale comme un hoquet de bœuf que l'on vide et qui pète après sa mort ! Cette fiente hurle comme un goret qu'on égorge, comme un goret que l'on tue, l'épaule en charpie. Moi « je calcule » et j'hallucine de celui-ci. J'ai fait une rafale de cinq, et puis une rafale de quatre, à la cadence de tir de cette arme rappeuse, si j'arrive à une rafale de trois je suis vraiment bon...

- Et Georges ! Capitaine mon capitaine ! Le mari de Madame pour te servir ! Bordille !

Rafale encore ! Trois balles seulement, putain que je suis bon ! Je jubile... Son épaule n'a pas fait un pli ! Ouverte comme une huître rouge à l'intérieur qui bouge et le bras qui pend un peu... Il est cloué sur le dos, tortue ridicule des Galápagos sur la terre qui saigne... J'ai une envie folle de vider le reste du chargeur dans ses tripes, de les voir scintiller bleues-vertes sous ce soleil pâle de l'hiver qui vient. Mais je repense à toutes ces scènes de cinéma qui me faisaient bondir lorsque les mecs achevaient systématiquement leurs bourreaux ou leurs agresseurs d'un long tir rageur ! Les cons ! Achevant dans la seconde le calvaire de l'homme qu'ils trucident et qui leur a pourri la vie ! Scène pornographique égale à ces types qu'on fait éjaculer sur la figure de leurs putes suceuses gâchant ainsi leur plaisir au spectaculaire ! Alors je résiste, avec mon pistolet aboyeur de flammes qui tremble et fume au bout de mon bras... Putain je résiste même si c'est dur et que ça m'arrache et le bras et les tripes ! Alors je passe le loquet en position « coup par coup »... Et puis le canon qui se relève... J'ajuste... Un coup ! Une balle seulement au milieu de ventre comme pour lui faire un deuxième nombril... comme pour lui faire une ultime fleur rouge pour sept morts...

- Pierre ! Qu'est-ce que t'as fait ?...

Me questionne Geneviève d'une voix blanche...

- Moi ? Rien ! ou pas grand chose...

Un blanc long qui s'épuise...

- Pierre... Julie... Elle est morte, Julie...

Voile noir à peine du bout des doigts... comme une femme qui danse...

- Ah bon ?...

C'est vraiment con la vie... Je crois qu'elle est minable, mais minable vraiment...

Alors, tranquillement j'avale le canon de l'arme brûlante... Et je ne sais plus vraiment si j'ai entendu comme un cri ou comme une rafale de chien qui aboie...